

LA MAIN DE FER,

OU

UN MARIAGE SECRET,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

PAR MM. SCRIBE ET DE LEUVEN,

MUSIQUE DE M. ADOLPHE ADAM,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 26 octobre 1841.

Personnages.

OEGIDIUS BUGISLAFF, médecin et ministre du duc Henri de Wolfenbuttel,
régent de Hanovre.....
DOROTHÉE, sa femme.....
ÉRIC, prince héréditaire.....
NATHANIEL, peintre coloriste d'images de sainteté.....
BERTHA, sa prétendue.....
JOB, frère quêteur au service de l'ermite de Sainte-Verrène.....
RIBEMBERG, barbier du grand-duc.....
SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR. — HOMMES D'ARMES. — PAYSANS ET PAYSANNES.

Acteurs.

M. RICQUIER.
M^{me} CAPDEVILLE.
M. LAGET.
M. MOCKER.
M^{lle} DESCOT.
M. SAINTE-FOY.
M. PALIANTI.

La scène se passe dans les principautés de Hanovre et d'Hildesheim, en 1480.

ACTE I.

Le théâtre représente une montagne sur les confins du Hanovre et de l'évêché d'Hildesheim. — A gauche, l'ermitage de Sainte-Verrène. — A droite et au fond, des sentiers escarpés par lesquels on y arrive. — Devant l'ermitage, la statue de la sainte, et, à la porte, une clochette.

SCÈNE I.

PAYSANS et PAYSANNES, à genoux devant la statue de la sainte.

INTRODUCTION.

CHŒUR.

Sainte que l'on révère,
Daigne entendre nos vœux !
Tou appui tutélaire
Peut seul nous rendre heureux.
Eloigne la misère
De nos rians coteaux,
Rends féconde la terre,
Et bénis nos travaux.

SCÈNE II.

LES MÊMES, OEGIDIUS. JOB, arrivant par le fond.

OEGIDIUS, à Job.

Allons, mon cher, allons, bien vite,
Fais-moi parler au sire ermite...

JOB, saluant avec respect.

A l'instant même, Monseigneur.

LES PAYSANS, se levant avec respect.

Un seigneur !

Un seigneur !

OEGIDIUS.

Quels sont tous ces gens-là ?

JOB.

Des manans de la plaine
Qui viennent présenter leurs hommages pieux
A sainte Verrène,
Patronne de ces lieux.

OEGIDIUS, aux paysans.

Priez donc, mes amis, pour qu'il calme la peine
De notre illustre maître, illustre et très puissant
Duc de Hanovre...

CHŒUR DES PAYSANS, avec joie.

Eh quoi! vraiment? il est souffrant!

OEGIDIUS, gravement.

Ce bon prince est souffrant,
Et telle est sa loi souveraine :

Peine de mort à qui

Ne prira pas pour lui!

LES PAYSANS, tombant à genoux.

Prions, prions pour lui.

Que Dieu veuille aujourd'hui

Sur ce prince chéri!

OEGIDIUS, qui les a contemplés pendant quelques instans d'un air d'approbation, entre en ce moment avec Job dans l'ermitage à gauche, et les paysans, se voyant seuls, interrompent leur prière et se disent entre eux:

LES PAYSANS.

C'est un mauvais prince,

Un tyran maudit;

Par lui, la province

Et souffre et gémit!

Sans cesse il demande

L'argent du vassal.

Que le ciel lui rende

Le mal pour le mal!

QUELQUES PAYSANS, regardant du côté de l'ermitage.

On vient, je crois...

tous, se remettant à genoux avec crainte et chantant à tue-tête :

Que Dieu veuille aujourd'hui

Sur ce prince chéri!

(Ils se retournent et regardent autour d'eux.)

Non... non... personne, Dieu merci!.

(Ils se relèvent.)

C'est un mauvais prince,

Un tyran maudit;

Par lui, etc.

(Ils se retirent par le fond au moment où Job sort de l'ermitage.)

SCÈNE III.

JOB, seul.

J'ai laissé ce seigneur avec le saint anachorète... Je ne sais pas ce qu'ils ont à se dire... Mon maître m'a ordonné de m'en aller... Et je ne demanderais pas mieux; car, depuis huit jours que je suis à son service, moi, ancien garçon de ferme, et, maintenant, garçon anachorète... j'en ai déjà assez... Sonner la cloche, servir la messe, prier toujours... et ne diner jamais... Ça ne peut pas durer comme ça!.. Ils me disaient tous, au village, que c'était un bon état que celui de saint ermite, qu'on n'y avait

rien à faire qu'à s'engraisser... Et ça m'allait, parce que je suis paresseux et que je suis maigre!.. Mais le père Anselme, mon maître, qui est en odeur de sainteté, donne à tout le monde sa bénédiction gratis... il ne demande rien... et, dans leur reconnaissance, les paysans lui donnent juste ce qu'il demande... Aussi, quel ordinaire!.. Des racines... de l'eau claire, et des châtaignes le dimanche!.. Ça me réduit à rien... Ah! si je pouvais entrer, pour me refaire, dans les cuisines de quelque grand seigneur ou de quelque bon bourgeois... pieux ou non... pourvu qu'ils dinent... Voilà tout ce que je leur demande... (Apercevant Oegidius.) Ah! c'est le seigneur de tout à l'heure... Il est impossible que celui-là ne donne pas à l'offrande.

SCÈNE IV.

OEGIDIUS, JOB.

OEGIDIUS.

C'est fait de moi, je suis perdu! Aucun moyen de faire entendre raison à cet obstiné père Anselme... Aussi, quelle idée de m'arracher à mes travaux et à mes livres... moi, le plus grand savant de l'Allemagne... moi, le docteur Oegidius Bugislaff... et m'ordonner de séduire... qui?... un ermite... un pieux, un damné ermite... qui ne veut rien... ne demande rien... et ne craint rien... Séduisez donc un enragé pareil... J'y aurais perdu mon latin... (Se retournant vers Job, qui lui tend la main.) Qu'est-ce que tu me veux?

JOB.

N'oubliez pas le jeune frère...

OEGIDIUS.

Encore un frocard!..

JOB.

Je n'ai pas cet honneur... je ne suis encore que frère Job... frère coupe-choux... un apprenti ermite... et si vous vouliez me donner quelque chose... pour me soutenir dans ma vocation... quelques pièces d'or pour m'aider à faire vœu de pauvreté...

OEGIDIUS, avec dédain.

De l'or?... Je te donnerai mieux que cela...

JOB.

Ça vous est permis.

OEGIDIUS.

Un trésor plus grand, plus précieux!

JOB, tendant la main.

Est-il possible!.. Une si riche aumône!..

OEGIDIUS.

Tu es laid, chétif et faible.

JOB, mettant la main sur son estomac.

Oh! faible... au dernier degré.

OEGIDIUS, gravement.

Félicite-toi, alors, de ton bonheur, et remercie le ciel... car je suis premier médecin de Son Altesse Henri de Wolfenbuttel, régent de Hanovre.

JOB, ôtant son chapeau.

Celui qu'on appelle la *Main de fer*?

REGIDIUS.

Précisément.

JOB.

A cause... qu'avec laquelle... il est censé avoir étranglé son frère aîné... et que, dès qu'il l'éprend sur quelqu'un... la dite main... c'est comme qui dirait un homme mort... ce qui fait que tout le monde tremble...

REGIDIUS.

En bénissant son doux règne.

JOB.

Et en espérant que ça ne durera pas longtemps... car il a, dit-on, soixante et onze ans...

REGIDIUS.

Je m'en vante !.. car c'est moi qui le fais vivre... ce sont mes talens qui prolongent son existence...

JOB.

Un fameux service que vous rendez au pays... Et, alors, ce n'est pas lui... c'est vous qu'on devrait étrangler...

REGIDIUS, avec colère.

Frère Job !..

JOB.

Pour nous sauver la vie à tous...

REGIDIUS.

Veux-tu te taire !.. Il n'aurait qu'à leur donner cette idée-là... Puisque je promets de te la sauver sans cela... Donne-moi ta main... (Job la lui présente ouverte.) C'est inutile... ferme-la... Voici un poulx qui annonce un homme malade... Il nous faudra prendre la diète...

JOB.

Eh ! mordi !.. je ne prends que cela... car, avec ce maudit saint homme...

REGIDIUS, vivement.

Tu n'es donc pas son élève ?.. tu ne partages donc pas ses principes ?..

JOB.

Je ne connais pas ses principes... mais je connais sa cuisine, qui est déplorable... et dont vous voyez les désastreuses conséquences.

REGIDIUS.

Tu ne tiens donc pas à lui ?

JOB.

Je me donnerais, corps et âme, à celui qui me ferait connaître l'embonpoint.

REGIDIUS, avec jote, à part.

Eh ! mais.. voilà l'homme qu'il me faudrait... et en utilisant l'envie qu'il a de s'arrondir... (Haut.) Ce que tu demandes là n'est pas impossible.

JOB, avec espoir.

Vous croyez ?

REGIDIUS, lentement.

Il y a dans la belle ville de Hanovre et au palais ducal, où j'habite, des repas délicats et splendides... On s'y attable tous les jours...

JOB.

Tous les jours ?..

REGIDIUS.

Quatre fois au moins...

JOB.

Oh ! quatre fois béni ce paradis terrestre !

REGIDIUS.

Je puis t'y faire entrer.

JOB.

Partons...

REGIDIUS.

A condition que tu nous serviras...

JOB.

Parlez ! Le plus tôt sera le mieux, car j'ai un appétit qui vous répond de ma fidélité.

REGIDIUS.

C'est la meilleure... celle de l'estomac... elle est bien plus sûre que toutes les autres... Ecoute donc... Cet ermitage... l'ermitage de Sainte-Verrène, est un lieu d'asile... un terrain neutre et indépendant, situé entre les duchés de Brunswick, de Hanovre et l'évêché d'Hildesheim, et sur lequel aucun seigneur n'a droit de juridiction. Sans cela... et sans la crainte d'armer contre lui la jalousie des princes ses voisins... le duc Henri aurait déjà étendu sa main de fer sur le père Anselme, qui ose le braver... et sur cet ermitage, qui n'en vaut pas la peine.

JOB.

Il a bien raison... Il l'aurait avec tous ses revenus, qu'il n'en serait pas plus gras...

REGIDIUS.

Mais, aujourd'hui... redouble d'attention... aujourd'hui ou demain, on soupçonne qu'un beau jeune homme, appartenant à une noble famille du Hanovre, doit venir, en secret, se marier à cet ermitage... car nul autre que le père Anselme n'oserait, après les menaces que j'ai faites, bénir ce funeste mariage... Enfin, il s'agit de s'y opposer !.. Quelle est l'heure choisie ?.. quelle est la fiancée ?.. On l'ignore... mais, malgré le déguisement qu'ils prendront, sans doute, tu reconnaitras facilement les coupables... à leur air distingué, et, quand ils viendront pour ce mariage clandestin, tu seras là...

JOB.

On ne peut pas se passer de moi... je suis seul pour servir la messe...

REGIDIUS.

A merveille !.. Tu tâcheras de les faire attendre, de les retarder... n'importe sous quel prétexte... et tu accourras m'avertir.

JOB.

Au palais ducal ?

REGIDIUS.

Non pas !.. ce serait trop loin... mais au bas de la montagne, sur la route de Gottingue, à l'auberge du *Freienoff*. Tu préviendras maître Seiffel, un sergent, et quelques hommes d'armes que j'y laisserai, et qui savent ce qu'ils ont à faire.

JOB.

Pas autre chose ?

REGIDIUS.

Pas autre chose... et, maintenant, car je me suis perdu en venant... indique-moi le chemin le plus court pour regagner le *Freienoff*.

JOB.

Vous y retournez donc ?

REGIDIUS.

J'y serai jusqu'à ce soir... attendant ma femme, M^{lle} Dorothee, qui revient des eaux de Baden-Berg, où elle est, depuis six mois, pour ses vapeurs et sa migraine.

JOB.

De sorte que, si j'avais quelques bonnes nouvelles à vous annoncer, je vous trouverais encore...

CEGIDIUS.

Jusqu'au coucher du soleil... peut-être plus tard... s'il prend fantaisie à ma femme de se faire attendre... car on a beau être un savant, un conseiller, un favori du prince, et commander à tout le monde... quand on a épousé une femme jeune et jolie... on est à ses ordres... ce qui est un grand déconfort et déshonneur pour la science...

JOB, naïvement.

Comment cela ?

CEGIDIUS.

Je n'ai pas le temps de te l'expliquer ; il faut que je m'en aille, et, dès que tu m'auras indiqué...

JOB.

Du tout... Je vais vous reconduire, moi-même, par un petit sentier qui vous abrègera de moitié.

CEGIDIUS.

A la bonne heure !

JOB.

Et, en route, vous me direz quelle place vous me destinez au palais ducal... J'aimerais assez être dans les cuisines... ou dans l'office...

CEGIDIUS.

Je te garderai près de moi... ou plutôt près de ma femme... Ça peut m'être utile pour savoir... Enfin, partons...

JOB, lui montrant un sentier à gauche.

Par ici, Monseigneur...

(Ils sortent tous deux. On entend dans la coulisse, à droite, la ritournelle des couplets suivants.)

SCÈNE V.

BERTHA, seule.

PREMIER COUPLÉ.

Celui que j'aime,
Mon doux ami,
Las ! ce soir même,
Sera parti !

Je suis une pauvre fille,
Orpheline et sans famille ;
Mais on me trouve gentille...
Il m'avait donné son cœur.
Quand j'espérais jours de bonheur,
Quand je l'aimais avec ardeur,
Ah ! ah ! triste avenir !
Il va me fuir !
Celui que j'aime, etc.

DEUXIÈME COUPLÉ.

Douleur extrême !
Espoir trahi !
Lorsque l'on s'aime,
Partir ainsi !
Un beau songe, à mon jeune âge,
Promettait le mariage
Et le plus heureux ménage

Que l'amour ait embelli ;
Mais, par malheur pour moi, pour lui,
Cet hymen est trop assorti !
Ah ! ah ! ah ! il est sans bien,
Et je n'ai rien !
Douleur extrême !
Espoir trahi !
Lorsque l'on s'aime,
Partir ainsi !

SCÈNE VI.

BERTHA, NATHANIEL, avec un petit bissac au bout de son bâton.

BERTHA.

Eh bien ! mon pauvre Nathaniel, te voilà donc ?..

NATHANIEL, tristement.

Oui, j'y suis décidé ; je pars pour mon tour d'Allemagne... Voilà une grande lieue de faite... et je me sens déjà fatigué...

BERTHA.

Ce n'est pas ton bagage qui te pèse.

NATHANIEL.

Dame ! j'emporte avec moi, au bout de ce bâton, tout ce que je possède... ma palette, mes pinceaux, la fortune d'un peintre coloriste... Et je m'étais mis en route avec courage... mais l'idée de nous séparer... de ne plus te revoir...

BERTHA, essuyant une larme.

Ca brise le cœur !

NATHANIEL.

Et ça casse les jambes... Je n'en ai eu que pour gravir cette montagne... parce que tu m'avais dit hier soir : Demain, à l'ermitage de Sainte-Verrène... je t'attendrai pour te dire adieu ! (S'asseyant.) Et, maintenant, il m'est impossible d'aller plus loin...

BERTHA, s'asseyant à côté de lui.

Ça n'est pas raisonnable... car, enfin, pauvres et orphelins tous les deux... si nous ne travaillons pas, nous ne pourrions jamais amasser de quoi nous marier.

NATHANIEL.

C'est vrai... mais si l'on pouvait travailler sans se quitter...

BERTHA.

Ça n'est pas possible... Si tu savais lire et écrire, le père Anselme, qui nous veut du bien, t'aurait placé chez les bénédictins d'ici près... (Regardant Nathaniel qui fouille dans son bissac.) Qu'est-ce que tu prends donc là ?

NATHANIEL.

Rien... c'est du pain et des pommes... En veux-tu ? (Mordant à même.) car, moi, je n'ai de cœur à rien... Le chagrin m'a ôté l'appétit...

BERTHA, sans lui répondre, mordant aussi dans une pomme.

Mais, au lieu de cela... tu es coloriste d'images de sainteté et broyeur de couleurs chez maître Ulrich, le peintre de la cour., ce qui ne te rapporte rien...

NATHANIEL.

Parce que mon maître refuse de m'employer comme élève !.. Et, moi, je sens là que j'aurais du talent, que je ferais des portraits comme un autre... J'ai déjà essayé... j'ai fait le tien...

BERTHA.

Qui était charmant.

NATHANIEL.

Je crois bien !.. Il était ressemblant... mais nul n'est prophète en son pays.

BERTHA.

Raison de plus pour voyager.

NATHANIEL.

Si tu pouvais voyager avec moi.

BERTHA, lui prenant la pomme qu'il tient à la main et mordant à même.

Est-ce que c'est décent et convenable ?.. D'ailleurs, je ne te servirais à rien.

NATHANIEL.

C'est selon.

BERTHA.

Et à quoi ?

NATHANIEL.

Dame !.. à dîner avec moi, comme à présent...

BERTHA.

Un joli repas... Tandis que, pendant ce temps, si j'entre en maison, si je gagne aussi de mon côté.. notre fortune ira plus vite... (Mangeant sa pomme.) Ah dame ! j'en avais une toute faite... une fortune... et je n'aurais pas eu besoin de travailler... sans les révolutions... qui nous ont ruinés.

NATHANIEL.

Toi ?.. Tu n'as jamais rien eu !

BERTHA.

Bah !.. J'avais une marraine... la jeune comtesse Mathilde... la nièce de notre dernier duc... Quoiqu'elle ne fût guère plus âgée que moi, elle m'avait prise en affection et gardée avec elle, parce que j'étais pauvre et orpheline ; et, à dix ans, quand nous jouions ensemble... je me le rappelle encore... elle me disait : « Bertha, je te donnerai, un jour, une dot et un mari. »

NATHANIEL, vivement.

Ah ! elle avait des vues sur moi ?

BERTHA.

Elle ne te connaissait pas, ni moi non plus... mais elle t'aurait choisi, j'en suis sûre... puisque je t'aime. Par malheur, tout cela n'est plus qu'un rêve... notre bon vieux maître le duc Berthold a été étranglé par son méchant frère, le duc Henri, *la Main de fer* ; ma pauvre marraine, que je n'ai pas revue depuis huit ans, est retenue prisonnière au palais, et l'on dit même que, ces jours-ci, elle va entrer religieuse dans un couvent...

NATHANIEL.

Encore une qui se mariera moins que nous.

BERTHA.

Tu vois donc bien qu'il y en a de plus à plaindre... et qu'il ne faut pas désespérer... (Lui faisant signe de partir.) Ainsi, mon pauvre Nathaniel... aussi bien le dîner est fini.

NATHANIEL.

Et le souper aussi... je n'avais que cela pour ma journée.

BERTHA.

Allons ! il faut partir.

NATHANIEL.

Déjà ?

BERTHA.

Viens demander la bénédiction du père Anselme... c'est lui qui m'a baptisée, qui m'a fait communier, et c'est lui qui nous mariera...

NATHANIEL.

Oui... mais quand ?

BERTHA.

Il ne faut pas encore penser à cela... mais se hâter de partir pour revenir plus tôt... Allons, et ne pleure pas ainsi, car j'ai déjà assez de peine à me retenir... c'est toi qui es l'homme, tu dois avoir du cœur. (Elle sanglote.)

NATHANIEL, pleurant.

Je n'en ai plus !

BERTHA.

Embrasse-moi, cela t'en donnera... (Nathaniel l'embrasse.) En as-tu, maintenant ?

NATHANIEL.

Pas encore assez.

(Il l'embrasse de nouveau.)

DUO.

ENSEMBLE.

Adieu donc, mes seules amours !

Adieu, peut-être pour toujours !

BERTHA.

Non, non, et dans trois ans, j'espère, Tu reviendras riche et content !

NATHANIEL.

Pour s'enrichir, tu crois, ma chère, Qu'il faut trois ans ?

BERTHA.

Eh ! oui, vraiment...

C'est suffisant !

ENSEMBLE.

Espérance et courage,

Et soyons patiens !

Pour entrer en ménage,

Il suffit de trois ans !

BERTHA.

Ainsi donc, dans trois ans, à la grace de Dieu !..

NATHANIEL, reprenant son bissac.

Nous reviendrons ici nous marier.

BERTHA.

Adieu !

Voilà la chose décidée...

NATHANIEL, se disposant à partir.

Bien décidée.

(Revenant.)

Pourtant il me vient une idée !

(Il dépose son bissac.)

BERTHA.

Et laquelle ?

NATHANIEL.

Avons-nous bien besoin de trois ans ?

BERTHA.

Au fait... pour s'enrichir, faut-il aussi long-temps ?

NATHANIEL.

Il me semble à moi, soyons francs.

Que deux ans...

BERTHA.

C'est possible, deux ans.

NATHANIEL, galement.

Deux ans.

BERTHA, de même.

Deux ans.

NATHANIEL.

Sont suffisants !

ENSEMBLE.

Espérance et courage,
Et soyons patients !
Pour entrer en ménage,
Il suffit de deux ans !

BERTHA, lui donnant son bissac.
Adieu donc, c'est bien convenu.

NATHANIEL, partant.

Oui, sans doute, c'est entendu !

(Revenant.)

Mais dis-moi donc...

BERTHA.

Eh bien ?

En conscience,

Croix-tu qu'il nous faudra deux ans ?

BERTHA, hésitant.

Eh mais, je crois

Que c'est beaucoup !

NATHANIEL.

Beaucoup trop, je le pense,

Et si l'on s'enrichit...

BERTHA.

En un an !

NATHANIEL.

En six mois !

Le tout est d'aller vite !

BERTHA.

On se marie alors en six mois...

NATHANIEL.

En trois mois.

(Jetant son bagage à terre.)

Pourquoi pas tout de suite ?

BERTHA, un peu effrayée.

Sur-le-champ !

NATHANIEL.

Sur-le-champ ! A quoi bon tant d'appréts.

BERTHA.

Oui, le bonheur, d'abord !

NATHANIEL.

Et la fortune après !

ENSEMBLE.

Maintenant, il me semble,
Tant j'ai d'amour au cœur,
Que le malheur ensemble,
C'est presque du bonheur !

NATHANIEL.

Parlons au bon ermite.

BERTHA.

Il est de nos amis.

NATHANIEL.

Le saint homme, au plus vite...

BERTHA.

Nous mariera gratis.

NATHANIEL.

Tu le vois, chère amie...

BERTHA.

C'est une économie.

NATHANIEL.

Et notre doux lien...

BERTHA.

Ne nous coûtera rien.

ENSEMBLE.

Maintenant, il me semble,
Tant j'ai d'amour au cœur,
Que le malheur ensemble,
C'est presque du bonheur !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JOB, revenant par la gauche.

JOB.

Ah ! le bon seigneur... le riche seigneur !
quel dîner ! Ma fortune est sûre, si je lui rends
service... (Apercevant Nathaniel et Bertha qui vont
entrer dans l'ermitage.) Où allez-vous, vous
autres ?

NATHANIEL.

Nous voulons parler à l'ermite.

BERTHA.

Sur-le-champ !

NATHANIEL.

Nous sommes pressés !..

JOB, vivement.

Est-ce pour un enterrement, un baptême, un
mariage ?

NATHANIEL et BERTHA.

Pour un mariage.

JOB.

Un mariage !.. (A part, avec joie.) Oh ! quelle
chance ! A leur tournure distinguée, je les ai
reconnus tout de suite, ce sont nos jeunes gens...
Mais, n'ayons pas l'air...

NATHANIEL, à Bertha.

Allons, viens, entrons...

JOB, se plaçant devant la porte de l'ermitage.

Entrons, entrons... On n'entre pas comme
ça chez le saint homme !

BERTHA.

Oh ! je ne suis pas une étrangère pour lui.

JOB.

C'est possible... mais il est absent. Parlez-
moi, c'est absolument la même chose... je suis
son suppléant.

BERTHA.

Depuis quand ? je ne vous connais pas.

JOB.

Depuis huit jours. (Soupirant.) Huit longs
jours... Vous dites donc que vous voulez vous
marier ?

BERTHA, vivement.

A l'instant même !

JOB.

C'est très bien... Mais avez-vous tout ce qu'il
faut pour cela ?..

NATHANIEL.
Dame! je crois que oui...

JOB.
Vos papiers?..

NATHANIEL.
A quoi bon?

JOB.
Le consentement de votre mère?..

NATHANIEL, tristement.
Je n'en ai plus.

JOB.
De votre père?

NATHANIEL.
Je ne l'ai jamais connu.

BERTHA.
Nous sommes orphelins tous les deux.

NATHANIEL.
Dénusés de famille...

BERTHA, voulant entrer.
Ainsi...

JOB, les arrêtant.
Ainsi, il faut un certificat qui prouve que vous êtes libres de disposer de vous.

BERTHA.
C'est vrai, nous n'y avions pas pensé.

NATHANIEL.
Comment, pour s'aimer?..

BERTHA.
Il faut des certificats.

NATHANIEL.
Je croyais que ça allait tout seul, et ce que vous me demandez là...

JOB.
Le bourgmestre de votre endroit vous le donnera sans qu'il vous en coûte une obole... Vous reviendrez dans la soirée.

NATHANIEL.
Si tard?

JOB.
Le père Anselme ne pourra pas être revenu plus tôt.

BERTHA.
Va donc vite... mais cependant...

JOB.
Mais... mais vous aurez beau dire et beau faire, pas avant.

BERTHA.
Allons, il faut bien en passer par là.

NATHANIEL.
Je m'en vas chercher cette maudite pape-rasse...

BERTHA.
Et moi, en attendant, j'entre dans la chapelle, faire ma prière à sainte Verrène.

JOB.
C'est ça.

NATHANIEL, à Bertha.
A bientôt.

BERTHA.
Au revoir!

JOB.
Ce soir, vous serez unis et bénis... comptez là-dessus...

(Nathaniel s'éloigne par le fond. Bertha sort par la gauche.)

SCENE VIII.

JOB, seul, se frottant les mains.

(La nuit vient par degrés pendant cette scène.)

Ça va bien... ça va bien!.. Je n'attendrai pas long-temps la fortune... la voilà qui vient me trouver, elle me devait ça; le seigneur doit être encore à l'auberge du *Freienhoff*... Vite, vite, courons l'avertir... De la venaison au lieu de châtaignes, du vin de Hocheim au lieu d'eau claire... décidément, voilà la vie qui me convient. (Apercevant Eric qui entre.) Encore une visite, ça donne aujourd'hui... quelque fils de fermier... Maintenant que je suis en affaires avec des grands seigneurs, ne nous compromettons plus avec des gens de rien... Courons prévenir sa seigneurie.

(Il sort par le fond.)

SCENE IX.

ÉRIC, seul et simplement vêtu.

FINAL.

RÉCITATIF.

Ah! de celle qui m'est si chère,
Qu'un ange protecteur guide vers moi les pas!
Qu'un surveillant sévère
Ne nous surprenne pas!
Car, dans sa cruelle vengeance,
Un tyran furieux sacrifierait nos jours,
Que cet hymen secret, trompant son espérance,
Légitime enfin nos amours!

AIR.

De mon enfance, ô tendre amie!
Mathilde, accours auprès de moi.
J'ai, grâce à toi, souffert la vie.
Ah! pour toujours reçois ma foi.
Quand le malheur nous environne,
Quand nous menace le danger,
Ah! que l'hymen au moins me donne
Le droit de te protéger!

De mon enfance, ô ma tendre amie! etc.

SCENE X.

(Nuit complète.)

ÉRIC, BERTHA, entrant par la gauche.

BERTHA.
Le ciel nous bénira, je pense.
J'ai prié bien long-temps...

ÉRIC.
Pour moi, quelle douce espérance!
Chère Mathilde, je t'attends...
Surtout, de la prudence!

ENSEMBLE.

O nuit charmante,

Nuit de bonheur !
Je sens d'attente,
Battre mon cœur.

BERTHA.
Je meurs, hélas ! d'impatience,
Il tarde bien à revenir.

ÉRIC.
Je tremble.. Pourquoi cette absence?..
Qui peut, hélas ! la retenir ?

(A ce moment, Bertha se dirige à tâtons du côté où est Éric.)

ENSEMBLE.

ÉRIC.
Je crois l'entendre,
Espoir flatteur
Qui vient me rendre
Le bonheur !

ÉRIC, à voix basse.
Es-tu là?..

BERTHA.
Je suis là !

ÉRIC.
Me voilà !

BERTHA.
Te voilà !

ÉRIC.
Oui, c'est moi...
Mais tais-toi,
Et reçoit
Ce gage de ma foi.

(Il lui passe un anneau au doigt.)

BERTHA.
L'anneau du mariage !
ÉRIC.
C'est le prix d'un baiser,
Qu'on ne peut refuser...

(Il l'embrasse. En cet instant, la lune, dégagée des nuages, éclaire un peu la scène.)

ÉRIC, repoussant Bertha.
Mais, qu'ai-je vu !.. ce n'est pas elle!..

BERTHA, stupéfaite.
Mon Nathaniel !.. ce n'est pas lui!..

ÉRIC.
Pardon, pardon, Mademoiselle...
Je m'abusais...

BERTHA.
Vraiment aussi,
Je vous prenais pour un ami
Qui va devenir mon mari...
La nuit, à tort on se hasarde,
Voyez comme il faut prendre garde...
Sans la lune qui brille au ciel...

(A part.)

J'en tremble encor pour Nathaniel !..
(Éric regardant vers le fond à droite.)

Mais que vois-je là-bas ?
Des soldats, des soldats !..

BERTHA, courant à lui.
Pourquoi l'effroi qui vous agite ?
ÉRIC, à part.

Sans doute, on surveillait nos pas...

Mathilde!.. Courons au plus vite...
Ah ! qu'en ces lieux elle ne vienne pas...
Tâchons d'éviter leur poursuite.

(Fausse sortie.)

BERTHA, le rappelant.
Seigneur ! Seigneur !

ÉRIC, revenant.
Que voulez-vous ?

BERTHA, baissant les yeux.
De ce qui s'est passé cette nuit entre nous
Ne dites rien, ne dites rien, de grace...
ÉRIC, sans l'écouter et dans le plus grand trouble.
Ah ! du péril qui la menace,
Tâchons de détourner les coups !

(Il sort vivement par le fond à droite, et se rencontre avec OEGIDIUS qui arrive.)

SCENE XI.

BERTHA, OEGIDIUS, HOMMES D'ARMES, avec des torches.

OEGIDIUS, désignant le côté par où est sorti Éric.
C'est lui !.. c'est bien lui !.. Sa complice...
(Montrant Bertha, qui paraît très effrayée.)

La voilà !
Contre elle il faut que je sévisse...
A l'instant interrogeons-la.

(A Bertha, durement.)

En ces lieux que venez-vous faire?..
Approchez!..

BERTHA, d'une voix tremblante.
Mon Dieu!.. que j'ai peur!..
Monseigneur!..

OEGIDIUS.
Allons, allons, point de mystère!..
A l'instant répondez ! ou craignez ma rigueur...
Cette nuit, à cet ermitage,
Vous venez...

BERTHA, tremblante.
Pour un mariage...

OEGIDIUS.
Et cet hymen...

BERTHA.
Sera conclu,
Tout à l'heure...

OEGIDIUS, à part.
Rien n'est perdu!..

Pour déjeuner pareille trame,
Ah ! grace au ciel, j'arrive bien !..
(Aux soldats.)

Emparez-vous de cette femme!..

BERTHA.
De moi ! de moi !..
OEGIDIUS, se radoucissant.
Ne craignez rien...

BERTHA, se débattant au milieu des soldats,
Mon futur qui va revenir...
L'ermite qui doit nous unir...
Ah ! laissez-moi... mon Dieu ! mon Dieu !..
Je ne peux pas quitter ce lieu !

OGIGIUS ET LES SOLDATS.

Allons, point de résistance,
Car ce serait une offense !
Vite, il le faut, suivez-nous
Ou craignez notre courroux ?

(A cet instant la voix de Nathaniel se fait entendre dans le lointain ; il appelle :)

Bertha ! Bertha !

BERTHA, se débattant.

Cette voix !.. Ah ! c'est lui !.. c'est lui !..
Laissez-moi revoir mon ami !..

REPRISE.

Allons, point de résistance !
Car ce serait une offense !..
Vite, il le faut, suivez-nous,
Ou craignez notre courroux !

(Ils entraînent Bertha par la droite. Nathaniel paraît au fond.)

.....
SCÈNE XII.

NATHANIEL, seul, arrivant très galement.

Pour notre mariage

J'ai tout ce qu'il me faut,
Et le bonheur, je gage,
Nous sourira bientôt.

(Appelant.)

Bertha ! Bertha ! Bertha !

Eh quoi ! tu n'es pas là ?..

De nous marier voici l'heure...

Dans un instant elle viendra...

Bertha ! Bertha ! chère Bertha !..

Ce soir, ce soir, dans sa demeure

Un tendre époux t'emmènera...

Mais, je le sens, malgré moi, ma paupière

Veut se fermer et céder au sommeil...

O ma Bertha, ta présence si chère

Va m'apporter le bonheur au réveil...

Bertha ! Bertha !

Bientôt elle viendra !..

(Il s'est assis sur un banc de pierre et il s'endort en répétant le motif du duo.)

Maintenant, il me semble,
Tant j'ai d'amour au cœur,
Que le malheur, ensemble,
C'est presque du bonheur !

(Le rideau baisse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

.....
ACTE II.

Le théâtre représente une salle gothique dans le palais ducal de Hanovre. — Une galerie au fond. — A gauche, sur le second plan, l'entrée d'une chapelle, et à droite les appartemens du gouverneur. — Sur le premier plan, à gauche, une toilette ; à droite, une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

DOROTHÉE, assise devant sa toilette, se levant.

RÉCITATIF.

A quel bon la toilette ? A quel sert d'être belle ?
Me voici de retour en ce sombre palais,
Où s'écoule une vie uniforme et cruelle,
Que les joyeux plaisirs n'embellissent jamais.

AIR.

Que l'hymen est terrible,
Et qu'il offre d'ennui
Avec un cœur sensible
Et près d'un vieux mari !
Je fais ma seule étude
De ses doctes avis !
Mais, dans la solitude,
Hélas ! je le maudis !

Et je me dis :

Que l'hymen est terrible,
Et qu'il offre d'ennui,
Avec un cœur sensible
Et près d'un vieux mari.

CAVATINE.

Coquetterie

Par qui la vie
Est embellie,
Eloignez-vous !
Il faut me faire
Prude et sévère,
Afin de plaire
A mon époux !

(A demi-voix, et s'avançant sur le bord du théâtre.)

Et si le hasard vous présente
Un jeune homme aimable et galant,
Comme ce jeune étudiant,
Albert, qui me trouve charmante,
Albert, qui pour moi, sans espoir,
En secret dès long-temps soupire,
Il faut ne rien apercevoir ;
Froide et sévère, il faut lui dire :
Passez votre chemin, beau sire,
Je n'écoute que mon devoir !

Coquetterie,
Par qui la vie, etc., etc.

(Elle se remet à sa toilette et s'occupe de sa coiffure pendant que, derrière elle, Oegidius et Job sortent de l'appartement à droite.)

SCÈNE II.

DOROTHÉE, OEGIDIUS, JOB.

OEGIDIUS, à Job.
Je tiendrai ma promesse... Tu seras panetier ou échanton, à ton choix...

JOB.
Manger ou boire... Ça m'est indifférent... Les deux, si vous voulez... J'ai une égale capacité pour les deux fonctions...

OEGIDIUS, à demi-voix.
Soit... Tu les rempliras en apparence...

JOB, se récriant.
Comment! en apparence...

OEGIDIUS, de même.
Oui... parce qu'en secret... je t'en destine une autre... surveillant officiel de tout ce qui se passe au palais... Mais il faut, avant tout, que je te présente à ma femme...

DOROTHÉE.
Qu'est-ce? Qu'y a-t-il?

OEGIDIUS.
Un nouveau commensal du palais... Je l'ai retenu pour notre service.

DOROTHÉE, le regardant.
Et vous avez bien fait... Il est très bien, ce jeune homme... Un air de bêtise et de béatitude.

OEGIDIUS, bas, à Job.
Tu lui plais.

DOROTHÉE.
Je le prends pour mon coureur.

OEGIDIUS.
Remercie...

JOB, saluant.
Mais, Madame...

DOROTHÉE, à Oegidius.
Par exemple, il faudra veiller à ce que sa taille reste la même.

JOB.
Moi qui, au contraire...

DOROTHÉE.
Car, s'il engraisse, je le chasse!

JOB.
Mais...

DOROTHÉE.
C'est bien, cela suffit... va-t'en.

JOB, à part.
Autant retourner à l'ermitage!

(Il sort.)

SCÈNE III.

DOROTHÉE, OEGIDIUS.

DOROTHÉE.
Eh bien! Monsieur, que s'est-il passé pendant mes six mois d'absence?..

OEGIDIUS.
Six mois qui m'ont paru un siècle!

DOROTHÉE.
Comment va votre auguste malade, qui est toujours à l'extrémité et qui ne meurt jamais?.. c'est bien la peine d'avoir trois médecins!

OEGIDIUS, avec effroi.
Imprudente!.. si l'on vous entendait...
DOROTHÉE.
J'espère que vous allez me présenter à son aïeule.

OEGIDIUS.
Je m'en garderai bien... excepté nous, ses médecins, et maître Ribemberg, son barbier, personne n'est admis en sa présence...

DOROTHÉE.
Et pourquoi?
OEGIDIUS, à voix basse.
Il ne veut pas qu'on s'aperçoive de son changement et de sa fin prochaine...

DOROTHÉE.
Il est ici?
OEGIDIUS.
Eh non!.. Il s'est persuadé que l'air de la campagne lui ferait du bien, et il s'est établi, depuis quinze jours, dans sa résidence d'été... à trois lieues d'ici... avec mes deux collègues.

DOROTHÉE.
Ce qui vous laisse liberté entière.
OEGIDIUS.
Liberté qui m'enchaîne... car c'est moi qui dirige tout en son absence; c'est moi qui suis responsable si ça va mal... et ça m'inquiète beaucoup.

DOROTHÉE.
Laissez donc! médecin et ministre, vous êtes enchanté, car vous avez de l'ambition!.. Mais, moi, qui n'en ai pas, je prévois que, grâce à la maladie de notre souverain, je vais ici périr d'ennui... autant valait rester à Badenberg, à la porte de Gottingue... Il y a là, au moins, des bals, des fêtes... des jeunes étudiants qui valent à merveille... le comte Albert...

OEGIDIUS.
Comment, Madame, le comte Albert...
DOROTHÉE.
L'université valse très bien... tandis qu'ici des gens immobiles, qui ne savent ni vivre... ni mourir...

OEGIDIUS, effrayé.
Voulez-vous bien vous taire!..
DOROTHÉE.
Pas le plus petit spectacle... pas la moindre cérémonie.

OEGIDIUS.
Vous allez en avoir une superbe...
DOROTHÉE, vivement.
Vraiment!

OEGIDIUS.
Le prince Éric... le neveu de notre maître, va demain, avec grande pompe, dans la cathédrale de Saint-Oegidius, et aux yeux de toute la ville, entrer dans les ordres religieux.

DOROTHÉE.
Lui! le fils du dernier souverain... l'héritier direct des duchés de Brunswick et de Hanovre!

OEGIDIUS.
Il le veut ainsi... c'est une vocation ardente et décidée.

DOROTHÉE, souriant.
Allons donc!

ŒGIDIUS, gravement.
Aucun moyen de l'en détourner...

DOROTHÉE.

Je m'en charge, si vous voulez... et c'est déjà bien avancé.

ŒGIDIUS, avec effroi.

Qu'osez-vous dire ?

DOROTHÉE.

Eh ! oui, Messieurs... Vous autres docteurs n'y entendez rien ; mais moi, qui, avant mon départ, le voyais tous les jours, ce pauvre petit prince, renfermé au palais où vous l'éleviez... car vous étiez son gouverneur... et Dieu sait quels principes vous lui donniez... éducation mystique qui le menait tout droit à s'envelir dans un cloître... Moi, pour le sauver, pour contre-balancer vos fatales doctrines...

ŒGIDIUS, avec effroi.

Eh bien ?

DOROTHÉE, souriant.

Eh bien...

PREMIER COUPLET.

A ses yeux, j'offrais sans cesse,
Et le monde et ses plaisirs,
Vers leur pompe enchanteresse,
Je tournais tous ses desirs !
Et je pense qu'il préfère,
Grace à mes doctes avis,
Les délices de la terre,
A celles du paradis !

Car pour former aux galantes manières

Un petit abbé,
En mes mains tombé,

Et, pour qu'il veuille, arborant nos bannières

Et changeant sa foi,
Suivre notre loi,
Comptez sur moi.

Mais, pour en faire un ennuyeux ermite,

Qui prie, hélas ! et qui toujours récite
Des *oremus* et des *alleluias*...

Non, non, non, sur moi ne comptez pas.

DEUXIÈME COUPLET.

Des dames, à plus d'un titre,
Je lui parlais avant tout !
Et je crois, pour ce chapitre,
Qu'il aurait beaucoup de goût !
Où, les femmes, qu'il admire,
Que par moi seule il connaît,
Lui semblent, j'ose le dire,
Le trésor le plus parfait.

Car pour former un galant gentilhomme,

Le rendre élégant,
Et surtout constant,

Et pour qu'il soit, aussitôt qu'on le nomme,

Des amours le roi,
Des maris l'effroi,
Comptez sur moi ;

Mais pour en faire un saint anachorète,

Qui, nuit et jour, espalmodie et répète,
Des *oremus* et des *alleluias*...

Non, non, non, sur moi ne comptez pas.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ?.. comme vous êtes agité... comme vous voilà rouge...

ŒGIDIUS.

J'étouffe de colère... c'est donc vous qui en secret avez miné, détruit, renversé tous mes projets ?..

DOROTHÉE.

Est-ce que je savais ?..

ŒGIDIUS.

Oui, Madame, oui... il y va de notre avenir, de notre fortune, de ma tête, peut-être...

DOROTHÉE.

Eh bien ! ça vous apprendra ! Pourquoi ne me rien confier, et transformer tout en secrets d'état. Je suis capable de continuer, et de faire encore quelque bonne action que vous appellerez une gaucherie...

ŒGIDIUS.

Gardez-vous-en bien !..

DOROTHÉE.

Cela dépend de vous.

ŒGIDIUS.

Eh bien, Madame, je vais alors vous confier un secret...

DOROTHÉE, avec joie.

Un secret...

ŒGIDIUS, après s'être assuré qu'ils sont bien seuls.

Apprenez donc que notre dernier souverain, le duc Berthold, qui est mort de... (Hésitant.) d'un mal de gorge... (Vivement.) On a dit autre chose, mais ce n'est pas vrai... Enfin, il est mort, laissant pour toute famille le prince Éric, son fils, qui avait douze ans... une fille de sa sœur, la jeune Mathilde, sa nièce, qui en avait dix... et leur donnant pour tuteur son autre frère, le très haut, très puissant Henri de Wolfenbützel, qui vu son aptitude et sa fermeté à tenir les rênes de l'état, a été surnommé...

DOROTHÉE.

La Main de fer.

ŒGIDIUS.

Nom glorieux qu'il doit à l'amour de son peuple, ainsi que la régence qui lui revenait de droit pendant la minorité de son neveu... Mais moi, qui observais souvent notre nouveau maître... en qualité de son premier médecin... il m'était facile de voir que son humeur et sa bile étaient sans cesse excitées par ce neveu qui le gênait... Plus d'une fois même, il me répéta : » Cet enfant-là a trop d'esprit pour vivre, n'est-il pas vrai, docteur ? » Ce qui, dans sa bouche, équivalait à...

DOROTHÉE.

Un arrêt de mort.

ŒGIDIUS.

Précisément, et ça n'aurait pas tardé, si le jeune prince n'avait eu un jour l'heureuse idée, je ne sais d'où elle lui est venue... de dire qu'il se sentait une vocation décidée pour l'état monastique. « S'il en est ainsi, me dit le régent, attendons !.. je vous charge de son éducation... arrangez-vous pour qu'avant sa majorité, il ait prononcé ses vœux... nous en ferons alors un évêque d'Hildesheim, sinon, sa tête et la vôtre tomberont. » Commencez-vous à comprendre l'étendue de votre étourderie ?

DOROTHÉE.

Très bien...

OEGIDIUS.

Le régent a lui-même un fils qui est colonel au service de l'empereur Maximilien ; ce fils vient, après lui, héritier du trône. si l'héritier direct se fait moine ou évêque ; et pour confondre enfin tous les droits, notre souverain, qui est un habile politique, veut marier ce fils à la jeune Mathilde, sa nièce, le dernier rejeton du sang des Berthold.

DOROTHÉE.

Et si Mathilde refuse?..

OEGIDIUS.

Elle ne refusera pas!.. Élevée comme prisonnière dans ce palais... n'y voyant personne, pas même son cousin, et habituée à obéir, elle a déjà répondu qu'elle était prête à se soumettre aux volontés de son oncle et de son souverain... et tout allait au gré de nos vœux... lorsque, par une bizarrerie, une fatalité que je ne pouvais comprendre et que je m'explique à présent, je remarquai dans mon élève une effervescence, une agitation et des idées... des discours inconcevables... il parlait même en dormant, et j'entendais des mots de femme, d'amour, de passion éternelle.

DOROTHÉE.

Pauvre jeune homme!..

OEGIDIUS.

Qui aurait dit cela à son âge... dix-sept ans à peine... et puis, élevé dans la retraite, il ne connaît du monde que ce que je lui en ai appris; je le croyais, du moins; mais un de nos gens m'a assuré que le prince avait donné hier rendez-vous à l'ermitage de Sainte-Verrène, à une jeune personne inconnue... que nous connaissons, car j'ai tout arrêté... tout saisi... jusqu'à la jeune fille.

DOROTHÉE, vivement.

Est-elle jolie ?

OEGIDIUS.

Vous allez en juger!.. le grand-duc voudra sans doute la connaître.

DOROTHÉE.

Lui, qui ne voit personne ?

OEGIDIUS.

Aussi, je fais faire son portrait pour l'envoyer au duc avec mon rapport... les pièces à l'appui; je viens de faire demander le peintre de la cour, maître Ulrich. Le voici, sans doute.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, NATHANIEL.

OEGIDIUS.

Eh! non, ce n'est pas lui!..

NATHANIEL.

Monseigneur, maître Ulrich est en voyage avec la permission du prince, et comme on a dit de votre part que c'était très pressé... moi, Nathaniel, son élève, je suis accouru prendre vos ordres.

DOROTHÉE, le regardant.

Eh! mais, ce pauvre garçon a l'air souffrant et malade.

NATHANIEL.

Ne faites pas attention, Madame, c'est que je n'ai pas beaucoup dormi... j'ai passé toute la nuit sur une pierre... au haut de la montagne, à attendre...

DOROTHÉE.

Le lever du soleil, pour le peindre?..

NATHANIEL.

Oui, Madame... le soleil qui m'aurait ranimé et rendu la vie... (Soupirant.) Mais il n'a pas apparu, je n'ai rien vu... (A Oegidius.) Et je rentrerais au logis quand on est venu me chercher de votre part.

OEGIDIUS.

Ce qui n'est pas la même chose... à moins que tu ne puisses remplacer maître Ulrich, ton patron.

NATHANIEL.

, De quoi s'agit-il ?

DOROTHÉE.

D'un portrait!

NATHANIEL, à part.

Dieu ! quelle occasion... celle que je cherchais depuis long-temps. (Haut.) Certainement, j'ai du talent sans que ça paraisse, ou plutôt ça ne demande qu'à paraître, et si je vous montrais le portrait que j'ai fait de ma bonne amie... Pauvre portrait, je n'ai plus que lui, à présent.

DOROTHÉE, gaiement.

Nathaniel est amoureux ?

NATHANIEL.

Comme un enragé.

DOROTHÉE, vivement.

Je le protège... Il a du talent, il doit en avoir.

OEGIDIUS.

Silence donc!.. c'est le prince!

SCÈNE V.

LES MÊMES, ÉRIC, habillé en noir.

ÉRIC, entrant vivement avec colère.

Ah! vous voilà, Monseigneur ? (Apercevant Dorothee.) Pardon, Madame, j'ignorais votre retour, mais vous, qui êtes si bonne... vous serez indignée comme moi de la manière dont on me traite ici... et je demanderai à M. le docteur pourquoi les portes de ce palais me sont fermées? pourquoi l'on me retient prisonnier, moi, prince de Hanovre.

OEGIDIUS.

Tel est l'ordre de votre oncle ! et votre conduite d'hier légitime des mesures aussi rigoureuses.

ÉRIC.

Que voulez-vous dire ?

OEGIDIUS.

Nous savons tout.

ÉRIC, à part.

O ciel!

OEGIDIUS.

Vous qui vouliez, disiez-vous, prendre l'habit monastique, trouvez-vous qu'il soit convenable pour un jeune diacre ou pour un d'amp

abbé d'aller, le soir, à l'ermitage de Sainte-Verrène, attendre des jeunes filles.

ÉRIC, avec colère.

Monseigneur!..

ŒGIDIUS.

Les y attendre... passe encore, mais ce qui est contraire à toutes les lois canoniques, vouloir les épouser!

ÉRIC.

Et qui peut vous le faire croire?

ŒGIDIUS.

Nous avons des preuves... *corpus delicti*... votre complice elle-même, qui va paraître devant vous!

(Il sonne; un domestique paraît à qui il donne des ordres.)

ÉRIC, à part.

Plus d'espoir, Mathilde est perdue!

DOROTHÉE, pendant ce temps, à Nathaniel, qui est à gauche.

Nathaniel, prépare tes pinceaux.

NATHANIEL, à mi-voix.

Ah! c'est la maîtresse du prince que je vais peindre?

DOROTHÉE.

Justement: une jeune fille qu'il a enlevée et qu'il adore.

ŒGIDIUS, s'approchant d'Éric.

De plus, je suis chargé de vous dire de la part de Monseigneur votre oncle, que si demain vous ne prononcez pas vos vœux, votre tête et celle de votre maîtresse...

ÉRIC, se levant.

Ah! tout ce que l'on voudra... (A part.) pourvu que Mathilde soit sauvée, et je vais devant elle...

ŒGIDIUS.

La voici!..

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BERTHA, qui s'avance les yeux baissés.

QUINTETTE.

ÉRIC, la regardant et à part, avec joie.

Grands dieux! ce n'est pas elle!

NATHANIEL, à part, stupéfait.

C'est Bertha, l'infidèle!..

ÉRIC, à part, avec étonnement et regardant Œgidius.

Quoi! celle que j'aimais...

DOROTHÉE, bas, à Œgidius.

Quoi! celle qu'il aimait...

NATHANIEL, bas, à Dorothee.

Quoi! celle qu'il aimait...

ŒGIDIUS, à sa femme.

C'est elle.

DOROTHÉE, à Nathaniel.

C'est elle.

TOUS.

C'est elle.

BERTHA, levant les yeux et reconnaissant Nathaniel.

Ah! je le revois! Nathaniel!

NATHANIEL, la repoussant,

Laissez-moi!..

ENSEMBLE.

ÉRIC, avec joie, à part.

O l'heureuse méprise

Qui nous sauve tous deux!

Oui, le ciel favorise

Notre amour et nos vœux!

NATHANIEL, à part.

O douleur! ô surprise!

O transport furieux!

L'infidèle méprise

Nos serments et nos vœux!

BERTHA, à part.

O douleur! ô surprise!

Et quel air furieux!

On dirait qu'il méprise

Notre amour et nos vœux.

ŒGIDIUS et DOROTHÉE.

Voyez-vous sa surprise,

Comme il baise les yeux!

Son trouble, qu'il déguise,

Les trahit tous les deux.

ÉRIC, avec passion joué, à Œgidius, en montrant Bertha.

Que sa grace naïve

Obtienne mon pardon!

C'est elle qui captive

Mon cœur et ma raison!

BERTHA, étonnée, à Nathaniel.

Que dit-il?

NATHANIEL, à Bertha.

Infidèle!

ÉRIC.

Oui sa grace naïve

A séduit ma raison!..

(A part.)

Ah! si j'osais lui demander son nom!

BERTHA, à Nathaniel.

Quel est donc ce seigneur qui m'aime

Avec une si vive ardeur?

NATHANIEL, avec colère.

Eh! mais... c'est le prince lui-même!

BERTHA, étonnée, à Éric.

Le prince!.. ah! pardon, Monseigneur!

Mais, j'ignorais, je vous l'atteste...

ŒGIDIUS.

C'est clair... vous le niez toujours!

Mais lui-même l'avoue!

ÉRIC, avec exaltation.

Oui, cet amour funeste

Ne finira qu'avec mes jours!

ENSEMBLE.

ÉRIC.

Je l'aime! je l'aime

Sans savoir moi-même

Quel délire extrême

Égare mes sens!

Mais je le proclame,

L'amour qui m'enflamme

Porte dans mon âme

Ses feux dévorans!

BERTHA.

Il m'aime! il m'aime!

J'ignore moi-même

Quel délire extrême

Égare ses sens !
Mais la raison blâme
L'amour qui l'enflamme
Et porte en son âme
Des feux dévorans.

ŒGIDIUS, à part.

Il l'aime ! il l'aime !
Sans savoir lui-même
Quel délire extrême
Égare ses sens ;
Mais il le proclame,
L'amour qui l'enflamme
Porte dans son âme
Des feux dévorans !

DOROTHÉE.

Il l'aime ! il l'aime !
Sans savoir lui-même
Quel délire extrême
Égare ses sens ;
Mais il le proclame,
L'amour qui l'enflamme
Porte dans son âme
Des feux dévorans !

NATHANIEL, à part.

Il l'aime ! il l'aime !
Sans savoir lui-même
Quel délire extrême
Égare ses sens ;
Mais, pour moi, je blâme,
Une telle flamme,
Et crains, sur mon âme,
Pareils sentimens.

BERTHA, s'approchant d'Éric en passant devant
Œgidius, qui reste près d'elle et l'écoute.

Et depuis quand cette flamme importune
Vint-elle, Monseigneur, ainsi vous embraser ?

ÉRIC, à demi-voix.

Depuis qu'à l'ermitage... un soir... au clair de lune,
Ce baiser...

BERTHA, vivement et regardant Nathaniel.

Ah ! grands dieux ! taisez-vous !

ÉRIC, continuant à demi-voix.

Ce baiser

Et cet anneau...

ŒGIDIUS, saisissant la main de Bertha, et à part.

C'est vrai !.. c'est le sien !

BERTHA, désolée.

Je vous jure

Que je n'y comprends rien !

ŒGIDIUS et DOROTHÉE, riant.

C'est juste !

BERTHA.

Je ne peux

Empêcher Monseigneur d'être mon amoureux...

Mais ce n'est pas, du moins j'en suis bien sûre,

Lui que j'aime !..

ŒGIDIUS, haussant les épaules et avec ironie.

Allons donc !.. ce n'est pas lui ?

BERTHA.

Non, non !

C'est un autre.

ŒGIDIUS.

Eh ! qui donc ? s'il vous plaît !

TOUS.

Oui, qui donc ?

BERTHA, se jetant dans les bras de Nathaniel.

C'est lui !

ENSEMBLE.

BERTHA.

Je l'aime, je l'aime,
Je sens bien moi-même
La tendresse extrême
Qu'ici je ressens !
Oui, je le proclame,
Tous deux, sur mon âme,
L'amour nous enflamme,
Et depuis long-temps !

NATHANIEL.

O bonheur extrême !
Je l'aime, je l'aime !
Et plus que moi-même,
Elle a mes sermens.
Oui, je le proclame,
Tous deux, sur mon âme,
L'amour nous enflamme
Et depuis long-temps !

ŒGIDIUS, riant.

Quoi ! c'est lui qu'elle aime !..

Adroit stratagème !

Dont je ris moi-même.

Le trait est charmant !

Mais la raison blâme

Cette ardente flamme

Qui n'est, sur mon âme,

Qu'un détour prudent.

DOROTHÉE, riant.

Quoi ! c'est lui qu'elle aime ?

Adroit stratagème,

Qui voile ici même

Ses vrais sentimens.

Mais la raison blâme

Cette ardente flamme

Qui n'est, sur mon âme,

Que ruse d'amans.

ÉRIC.

Je l'aime ! je l'aime !

Sans savoir moi-même

Quel délire extrême

Égare mes sens !

Mais, je le proclame,

L'amour qui m'enflamme

Porte dans mon âme

Ses feux dévorans.

ŒGIDIUS, à Bertha, lui montrant Nathaniel.

Ainsi donc vous l'aimez ?

DOROTHÉE, bas, à son mari.

Mais, vraiment, je le crois !

ŒGIDIUS, bas, à sa femme en riant.

Stratagème grossier !.. regardez-les tous trois ?

Vous allez voir l'effet..

(Haut, à Bertha, montrant Nathaniel.)

Vous en êtes bien sûre !

C'est lui que vous aimez ?

BERTHA.

Oui, Seigneur, je le jure !

ŒGIDIUS, à sa femme.

Regardez bien !

(A voix haute.)

Alors, je veux,

Avant une heure... ici... vous marier tous deux !

ÉRIC, NATHANIEL et BERTHA, avec surprise.

O ciel !

ŒGIDIUS, à demi-voix, les montrant en riant à sa femme.

Voyez-vous?

NATHANIEL et BERTHA, n'y pouvant croire.

Quoi ! tous deux ?

ŒGIDIUS, bas, à sa femme.

Je les ai pris au piège !

(Haut, avec force.)

Oui ! tous les deux !

NATHANIEL et BERTHA.

Tous deux ?

ÉRIC.

Tous deux !

NATHANIEL et BERTHA, à part.

Ah ! quel grand politique !

Et quelle douce erreur !

Le moyen est unique,

Et fait notre bonheur !

ÉRIC, riant, à part.

Ah ! le grand politique !

Je ris de son erreur.

Cet hymen tyrannique

Va faire leur bonheur !

DOROTHÉE, à part.

C'est d'un grand politique ;

Mais je crains quelque erreur.

Cet hymen tyrannique

Leur fait trop de bonheur !

ŒGIDIUS.

En adroit politique,

Je lis au fond des cœurs.

Le moyen est unique

Pour tromper des trompeurs.

BERTHA, s'approchant d'Œgidius.

Comment, Monseigneur, c'est-il Dieu possible !.. mariés ?..

ŒGIDIUS, avec ironie.

Oui, Mademoiselle... dans une heure, ici, à la chapelle du château... Avez-vous quelques objections à faire ?

BERTHA.

Oh ! mon Dieu ! non... (Avec embarras.) Mais c'est que... c'est le père Anselme qui m'a baptisée... et je ne devais être mariée que par lui ! Et alors...

ŒGIDIUS.

Est-ce un prétexte pour retarder cet hymen ?.. Il ne vous réussira pas... Je vais envoyer, de votre part, chercher le père Anselme, qui sera ici dans une heure...

BERTHA.

Je vous remercie... mais...

ŒGIDIUS.

Mais... mais... malgré la joie que vous affectez, cela vous déconcerte (Montrant Eric.) ainsi que Monseigneur.

BERTHA, vivement.

Non, sans doute... (Hésitant.) Mais c'est que...

ŒGIDIUS.

Qu'est-ce encore ?

BERTHA.

C'est que... il y a ici... au palais, une personne qui m'a toujours protégée, et pour qui je donnerais ma vie... ma marraine, la comtesse Mathilde...

ERIC, vivement.

Comment ?

ŒGIDIUS, le regardant froidement.

Qu'avez-vous donc ?

ERIC.

Moi ?.. Rien !..

BERTHA.

Elle m'avait toujours promis de me faire l'honneur d'assister à mon mariage... et si elle n'était pas là... je ne voudrais pour rien au monde...

ŒGIDIUS, riant avec ironie.

A merveille... Encore un obstacle qui ne vous sauvera pas davantage... (Montrant Dorothee.) Madame va priver la princesse de vouloir bien descendre à la chapelle... par ordre de son oncle le grand-duc, et nous verrons, alors, Mademoiselle...

(Il cherche son nom.)

BERTHA, faisant la révérence.

Bertha.

ŒGIDIUS.

C'est votre nom ?..

ERIC, à part.

Enchanté de l'apprendre... (Haut et avec force.) Oui, Bertha, sois tranquille... Rien ne peut nous désunir, et plus tard...

ŒGIDIUS, l'arrêtant.

Qu'est-ce que c'est que ces manières-là ?.. (Lui prenant la main.) Dans votre intérêt, Monseigneur, je vous conseille de garder le silence, et de ne pas vous opposer à ce mariage, que votre fol amour a rendu nécessaire et indispensable.

NATHANIEL et BERTHA.

Quoi ! vous nous mariez ?..

ŒGIDIUS, avec force, à Bertha.

Parce que le prince vous aime, entendez-vous bien ?.. Voilà l'unique raison...

BERTHA, timidement.

De sorte que, s'il ne m'aimait pas ?..

ŒGIDIUS.

C'eût été différent.

NATHANIEL, qui est passé près d'Eric, à voix basse.

Oh ! alors, Monseigneur, ne cessez pas.

BERTHA, de même.

Et continuez, je vous prie, dans le même sens.

ERIC, à voix basse.

A une condition... J'ai un service à te demander.

BERTHA, de même.

Parlez...

ERIC, de même.

Ici, impossible... mais, tout à l'heure, à l'orangerie.

BERTHA.

C'est dit.

ŒGIDIUS, montrant à sa femme Eric et Bertha, qui causent tout bas.

Voyez-vous ! voyez-vous ! si on les laissait faire... Mais ce mariage est un coup de maître... Je vais faire prévenir le père Anselme... (A Dorothee.) vous, la comtesse Mathilde... Sortez tous, (A Eric.) excepté vous, Monseigneur, qui ne

pouvez quitter ce palais, par ordre supérieur !
(Nathaniel et Bertha sortent par le fond, Dorothée
et OEGIDIUS par la droite.)

SCÈNE VII.

ERIC, seul.

Nous voilà sauvés... sauvés jusqu'à demain... car ces vœux, je ne puis les prononcer, et cette ruse, que Mathilde elle-même m'avait conseillée... devient impossible... Je ne puis plus maintenant renoncer à ma cousine, à ma femme, à tout ce que j'aime... Mais, depuis hier, on a grillé la seule fenêtre qui, de mon côté, donnait sur les combles du palais, et par laquelle je me hasardais chaque nuit... au risque de me briser, de deux cents pieds de haut, sur le pavé... Et comment, maintenant, parvenir jusqu'à ma pauvre cousine, prisonnière?.. Comment combiner un nouveau plan d'évasion... comment savoir seulement ce qui a fait manquer celui de cette nuit?.. Il n'y a, pour nous, d'espoir et de salut que dans cette jeune fille... Le peu de mots qu'elle a dits tout à l'heure me prouvent qu'elle est dévouée à Mathilde, et puisque, dans quelques instans, et pour ce mariage, elle doit la voir à la chapelle... elle pourra aisément lui glisser un billet dans la main... Écrivons !.. (Il se met à la table à droite, et écrit en parlant.) Bertha m'a promis de m'attendre à l'orangerie... Elle me rendra ce service... Oui... c'est cela...
(Il écrit toujours.)

SCÈNE VIII.

OEGIDIUS, qui, à la fin de la scène précédente, est sorti de la chapelle à gauche, entre sur le théâtre en rêvant; ERIC, à la table à droite.)

OEGIDIUS, à lui-même.

Tout est prêt à la chapelle; quant au message que vient de m'envoyer le duc... il est là... il attend, comme à l'ordinaire, mon rapport de chaque jour. Le voici fait en règle, et je vais le lui remettre. (Levant les yeux et apercevant Eric qui écrit.) Que vois-je !.. et à qui écrit mon élève?.. Je le saurai... nouveau chapitre à ajouter à mon rapport.

(Il s'approche doucement derrière la chaise d'Eric, passe la main par-dessus son épaule, et saisit la lettre qu'il écrivait.)

ERIC, se levant et avec indignation.

Monseigneur... une telle audace!.. un tel espionnage!..

OEGIDIUS.

Tous les moyens sont bons en politique... et, d'ailleurs, vous le savez... si je me laisse tromper, il y va de mes jours... Le danger ennoblit et légitime tout... Voyons...

ERIC, voulant reprendre la lettre.)

Vous ne lirez pas !

OEGIDIUS.

Je lirai... avec vous... A nous deux, ou bien

je fais appeler la garde ducale, les trabans de votre oncle... et, en leur présence... Choisissez...

ERIC, cherchant à modérer sa colère.

Monsieur...

OEGIDIUS.

Vous voyez qu'il vaut mieux que tout se passe en famille... (Lisant.) « On ne se doute de rien; le ciel, qui veille sur nous en ce palais, semble encore y protéger nos amours. Bertha, que je charge de ce billet, et dont le savant docteur a eu la bêt... (Il regarde Eric avec colère, puis continue.) la simplicité de me croire amoureux, détourne loin de nous tous les soupçons. » (S'interrompant.) Est-il possible? (Continuant.) Et comme nous pouvons, je crois, nous confier à sa fidélité et à son dévouement... » (S'interrompant.) C'est bon à savoir... (Continuant.) « Voici ce que j'ai imaginé... Il faut qu'aujourd'hui... aujourd'hui même... » (S'arrêtant.) Et pas davantage, pas une ligne de plus...

ERIC, froidement.

J'e n'étais là quand vous m'avez arrêté.

OEGIDIUS, à part.

Ah! si j'avais su!.. Mais ce mot me suffit et m'aidera à vous prouver que ce savant docteur, dont vous vous raillez, ne se laisse pas prendre aisément pour dupe!.. (Avec une colère concentrée.) Ah! ce n'est pas Bertha que vous aimez...

ERIC.

Permis à vous de le croire...

OEGIDIUS.

Non... je ne le crois plus... mais il y en a une autre, et cette autre, quelle est-elle?

ERIC.

C'est ce que je ne vous dirai pas...

OEGIDIUS.

Et ce qu'il me sera facile de deviner... Pour cela, il ne me faut qu'un indice... et j'ai remarqué une phrase... Oui, c'est cela... (Relisant le billet.) « Le ciel, qui veille sur nous en ce palais, semble encore y protéger nos amours... » Celle que vous aimez est donc en ce palais?..

ERIC, à part.

O ciel !

OEGIDIUS.

Elle y habite avec vous.

ERIC, effrayé.

Monseigneur!..

OEGIDIUS, avec jalousie.

Or, il n'y a ici à demeure, au palais, que deux femmes... et j'y vois clair...

ERIC, à part.

C'est fait de nous!.. (Haut, vivement.) Grace pour elle!.. C'est moi, moi seul qui fus coupable.

OEGIDIUS, avec colère.

Vous l'avouez donc !

ERIC, continuant avec chaleur.

Qui ne l'eût pas été à ma place, n'ayant qu'elle au monde pour confidente et pour amie?..

OEGIDIUS, avec colère.

Là!.. ce que je lui disais ce matin... sa coquetterie et ces entretiens continuel avec vous...

ERIC, étonné.

Comment ?

OEGIDIUS.

Entretiens que je n'aurais pas dû tolérer, comme gouverneur et comme mari...

ÉRIC, vivement.

Votre femme !.. (A part.) O bonheur !

OEGIDIUS, avec colère.

Oui, oui... ma femme... Je me vengerai...

ÉRIC, avec chaleur.

Sur moi ! Monseigneur, sur moi seul !.. Séduit par sa beauté... par son esprit, irrité par ses rigueurs et par cette coquetterie même dont vous parliez tout à l'heure, ai-je pu conserver ma raison ?.. ai-je eu la force ou le courage de me dire : Malheureux, elle ne peut être à toi... ni t'appartenir... Elle ne peut t'aimer... car c'est la femme de ton gouverneur... d'un docteur révérend... d'un savant respectable...

OEGIDIUS.

Et, cependant, vous l'aimiez ?..

ÉRIC, vivement.

Amour pur, vertueux, platonique, dont elle ne se doute même pas.

OEGIDIUS.

Et cette lettre ?

ÉRIC.

C'est la première... je vous le jure... et si vous saviez...

OEGIDIUS.

Silence...

ÉRIC.

Non, je veux tout dire...

OEGIDIUS.

Et, moi, je ne veux rien entendre, car on vient...

(Parait Ribemberg, en noir, qui s'approche d'Oegidius.)

RIBEMBERG.

Je suis là... j'attends...

OEGIDIUS.

Eh ! je le sais bien... il attend, et son maître aussi, qui n'aime pas à attendre... C'est le messager du duc, son barbier, son confident. Il vient chercher ce maudit rapport... Je ne puis plus lui envoyer celui-là, à présent, il en faut un autre. (Il le déchire. A Éric.) Laissez-moi ! laissez-moi !.. Mais vous n'en êtes pas quitte : je vous interrogerai plus tard sur faits et articles...

ÉRIC, s'inclinant.

A vos ordres, Monseigneur. (A part.) Allons retrouver Bertha.

(Il sort.)

OEGIDIUS.

Et vous, maître Ribemberg, quelques instans encore... le rapport n'est pas achevé... J'ai quelques légers changemens à y introduire...

(Ribemberg sort.)

SCÈNE IX.

OEGIDIUS, seul.

Ah ! bien oui... faire un rapport officiel de tout ce qui s'est passé depuis hier... M'en préserve le ciel !.. Mais si le duc l'apprend par

d'autres que par moi, car il a partout des espions... il me fera un crime de mon silence... Il est capable d'y voir un complot... il croira que je l'ai trahi... et qu'il est trompé !.. quand c'est moi, au contraire... Et c'est bien assez... c'est déjà trop que je le sache, sans aller le raconter, le signer, et le certifier véritable dans ce rapport... qui passera sous les yeux du duc et de tout le conseil... Jamais ! Plutôt mourir que d'appréter ainsi à rire à mes dépens !.. Ça n'est pas tant pour moi que pour la science... car, dès qu'il arrive un accident à un docteur, à un front savant, tous ces messieurs de la cour sont enchantés... comme si le malheur qui nous accable les allégeait d'autant... Après cela, je m'exagère les choses... je me monte la tête... je me fais les événemens plus graves qu'ils ne sont en effet... Une femme coquette et légère... mais sage par principes ! Un jeune homme timide et sans expérience, qui aime pour la première fois, et, comme cela arrive toujours, d'un amour pur, vertueux et platonique... Il l'avoue lui-même, et tout me le prouve... des causeries, des confidences... niaiseries sentimentales... pas autre chose... Et, dans tout cela, rien de réel... rien de sérieux... j'en suis sûr... Je puis donc, sans tromper notre maître, lui faire un récit exact et véridique qui supprime la moitié des choses, et en déguisant, en arrangeant le reste... nous arrivons au véritable rapport officiel... Nous ne les faisons jamais autement.

SCÈNE X.

OEGIDIUS, à la table, composant son rapport ;
JOB, s'avançant doucement derrière lui.

OEGIDIUS.

« Rapport à Son Altesse le régent, concernant le prince Éric, son neveu. » (A lui-même.) Seconde édition. (Écrivant.) « Monseigneur... » (S'interrompant.) Qui vient là ?

JOB, timidement.

C'est moi, Monseigneur...

OEGIDIUS, écrivant.

Qu'y a-t-il ?

JOB.

Vous savez bien le nouveau poste que vous m'avez donné... place honorable... emploi de confiane, qui m'oblige à tout voir, tout entendre...

OEGIDIUS.

Et à ne rien dire qu'à moi...

JOB.

Qui me paierez chaque rapport...

OEGIDIUS.

C'est convenu !

JOB, tendant la main.

En ce cas, payez-moi.

OEGIDIUS.

Comment cela ?

JOB.

J'ai déjà commencé... J'ai vu, j'ai entendu, et je sais...

OEGIDIUS.

Quoi donc ?

JOB.

Un secret... un fameux !.. Le prince est amoureux !

ÆGIDIUS, à part.

Il croit me l'apprendre ! (Haut, d'un air de dédain.) Un amour romanesque et innocent...

JOB.

Du tout : un amour terrible , et des suites plus terribles encore !

ÆGIDIUS, effrayé.

Hein!.. Comment?.. Qu'est-ce que c'est?..

JOB.

J'étais donc dans la salle basse qui donne sur l'orangerie , sans penser à rien...

PREMIER COUPLET.

Tout-à-coup une porte s'ouvre,
Et de peur qu'on ne me découvre,
Je me blottis , pour mon salut,
Derrière un antique bahut...
C'était le prince et cette belle,
Bertha, la gente demoiselle...
Tous deux s'avançaient pas à pas,
Tous deux parlaient bien bas...
Et moi j'écoutais...
Et je regardais...
Car j'aime à tout voir,
J'aime à tout savoir...
Et moi j'écoutais...
L'oreille aux aguets...
Car j'aime à tout voir,
J'aime à tout savoir ;
Par là l'on s'instruit,
Et même l'on dit
Que l'on s'enrichit...

(Tendant la main à Ægidius, qui lui donne de l'argent.)

Où, l'on s'enrichit !

DEUXIÈME COUPLET.

Il lui disait : « Sois-nous fidèle !
» Tous deux nous comptons sur ton rôle !
» Reçois et protège toujours
» Ce seul gage de nos amours !
» Car c'est à toi que je confie
» Le secret d'où dépend ma vie !.. »
Vous voyez bien que c'était un secret,
Un très grand secret...
Et moi j'écoutais
Et je regardais ;
Car j'aime à tout voir,
J'aime à tout savoir !
Et moi j'écoutais,
L'oreille aux aguets...
Car j'aime à tout voir,
J'aime à tout savoir !
Par là l'on s'instruit,
Et même l'on dit
Que l'on s'enrichit...

(Tendant de nouveau la main à Ægidius.)

ÆGIDIUS,

Encore !..

(Il lui donne de l'argent.)

JOB, avec fête.

Où, l'on s'enrichit !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BERTHA, habillée en mariée.

BERTHA, à Ægidius.

Me voilà prête pour la cérémonie, et quand vous voudrez...

ÆGIDIUS, avec impatience.

Va te promener !..

BERTHA.

Comment ! me promener... avant le mariage...

ÆGIDIUS, avec humeur.

Il n'a plus lieu... car le prince... ce n'est pas toi qu'il aime... c'est une autre...

BERTHA.

C'est-il possible !.. Et qui donc ?

ÆGIDIUS.

Ça ne te regarde pas !.. (Avec colère.) Tais-toi et va-t'en... Non... reste... (A Job.) Et toi, parle... Après ?..

JOB.

Rien de plus !

ÆGIDIUS.

Comment ! rien de plus !.. Et ce secret?..

(Bertha s'approche et écoute.)

JOB.

Ce secret... M'est avis que la jeune fille l'emportait avec elle sous sa mante, et si bien caché qu'on n'y aurait rien vu... si ce n'est que je l'ai entendu crier.

ÆGIDIUS.

Le secret !..

JOB.

Et Bertha est entrée avec, vis-à-vis le palais, dans la boutique de Nathaniel, le peintre coloriste, et je vais voir...

ÆGIDIUS, à Job, vivement en le faisant taire.
C'est bien ! c'est bien !.. Va-t'en !

JOB, continuant.

Je vais surveiller autour de la maison de Nathaniel pour en savoir davantage.

ÆGIDIUS.

A la bonne heure... (A Bertha, qui veut sortir.) Toi, Bertha, reste !..

(Job sort.)

SCÈNE XII.

ÆGIDIUS, BERTHA, puis RIBEMBERG.

BERTHA.

A quoi bon !.. puisque le mariage est encore retardé indéfiniment.

ÆGIDIUS, lentement et à demi-voix.

Il aura lieu... comme je te l'ai promis, et tu seras mariée...

BERTHA, vivement.

Avec Nathaniel ?

ŒGIDIUS, gravement.

Avec lui!

BERTHA, vivement.

Sur-le-champ!

ŒGIDIUS.

Sur-le-champ! car tout est prêt... (Montrant la chapelle à gauche.) Le père Anselme est arrivé, et ta marraine, la comtesse Mathilde, va descendre de l'appartement où elle est prisonnière... Je l'ai permis...

BERTHA.

Alors, partons!

ŒGIDIUS.

Un instant! A condition que tu me répèteras mot pour mot tout ce que t'a dit tout à l'heure le prince!

BERTHA.

J'ai juré sur ma tête de me taire... mais puisque ce bavard vous a dit tout... je ne risque rien.

ŒGIDIUS.

Eh bien donc?

BERTHA, mystérieusement.

Eh bien... le prince est amoureux...

ŒGIDIUS.

Eh! je le sais de reste... Ils viennent tous me l'apprendre...

BERTHA.

Par exemple, il ne m'a pas dit de qui...

ŒGIDIUS.

C'est bien à lui... mais je n'ai pas besoin de le savoir... Que m'importe?... Achève.

BERTHA.

« Puisque tu es libre (a-t-il continué), puisque tu peux sortir de ce palais où je suis prisonnier, emporte avec toi, et quand tu seras mariée, conserve en secret et comme t'appartient, le seul bien qui restera après moi de celle que j'ai tant aimée!.. »

ŒGIDIUS, à part.

Je sens une sueur froide...

BERTHA.

Je le lui ai promis... Vous auriez fait comme moi... Et bien certainement après mon mariage... puisqu'enfin il va avoir lieu... j'aimerais et j'élèverai comme mon enfant celui qu'il m'a remis... et qui est gentil, gentil... qu'il vous ferait plaisir à voir...

ŒGIDIUS, se contenant à peine.

A moi!.. c'en est trop!.. (A part.) Voilà donc cet amour pur et platonique... et cette absence de six mois à Badenbergl pour ses vapeurs et sa migraine... (Apercevant Ribemberg qui paraît à la porte de droite.) O ciel!

RIBEMBERG.

Mé voilà... J'attends.

ŒGIDIUS, à part.

Et le rapport qui n'est pas fini... et le duc qui s'impatiente... qui va arriver, peut-être... si je n'écris pas... Et tout lui dire... et mettre cet enfant-là sur le rapport... Impossible!.. (Il le déchire.) Allons, encore un qui ne peut plus servir... C'est à recommencer... une troisième édition...

BERTHA, le retenant.

Et mon mariage?

ŒGIDIUS.

Il se passera de ma présence!.. Impossible d'y assister. (A Ribemberg, qu'il entraîne.) Viens! viens!

(il sort avec lui par la porte à droite.)

.....

SCÈNE XIII.

BERTHA, ÉRIC, paraissant à la porte du fond et entrant au moment où il voit Œgidius disparaître.

ÉRIC.

Eh bien?

BERTHA.

Eh bien! il est chez moi... en secret... Mais un espion nous avait entendus, et le gouverneur m'a forcé de lui avouer...

ÉRIC.

O ciel!

BERTHA.

Et il est sorti tout troublé, pour faire, dit-il, un rapport.

ÉRIC.

Ou plutôt pour parler à son maître, à mon oncle lui-même qui vient d'arriver; j'ai vu sa litière entrer dans la cour du palais... tout est perdu!..

BERTHA.

Au contraire! je peux maintenant garder comme le mien le trésor que vous m'avez confié, car je vais me marier.

ÉRIC.

Qui te l'a dit?

BERTHA.

Le gouverneur lui-même, qui ne peut assister à mon mariage... Mais le père Anselme vient d'arriver... il est là dans la chapelle, avec ma marraine.

ÉRIC, avec joie.

Mathilde?.. Est-il possible?

BERTHA.

Oui, Monseigneur... ma bonne marraine!.. quel bonheur, devant elle, et non sans peine, je vais enfin me marier...

ÉRIC, vivement et regardant du côté de la chapelle.

Non... non... pas encore!

BERTHA.

Comment? pas encore!

ÉRIC.

Si tu aimes ta marraine... si tu lui es dévouée...

BERTHA.

A la vie et à la mort...

ÉRIC.

Eh bien!.. je ne t'ai pas encore dit le secret d'où dépendent nos jours... quoique séparés l'un de l'autre, quoique tous deux prisonniers, c'est elle que j'aime!

BERTHA.

Ah! mon Dieu!

ÉRIC.

Plus tard, tu sauras comment je pouvais parvenir jusqu'à elle, comment, par les soins d'une de ses femmes qui est mariée et qui lui est dévouée, nous avons pu jusqu'ici cacher à tous le

yeux... Mais... ce soir peut-être je n'existerai plus... car mon oncle n'est pas homme à me pardonner... et si, avant ma mort, je pouvais assurer l'avenir de Mathilde et surtout les droits à la couronne de son fils et du mien...

BERTHA.

Quoi, c'était...

ÉRIC.

C'était pour cela qu'hier, en secret, je voulais l'épouser; et ce mariage, contre lequel tout le monde est conjuré, ce mariage auquel tout s'oppose, peut avoir lieu en ce moment si tu le veux...

BERTHA.

Est-il possible? Mais comment?..

ÉRIC.

Nous n'avons qu'une minute... une seconde... OEGIDIUS est absent... il est près de son maître... Mathilde est là dans la chapelle, seule avec le père Anselme, qui, hier, devait nous unir à l'ermite.

BERTHA.

Ah! je comprends!.. Oui, oui... j'attendrai encore... tandis que vous... Allez... allez vite...

ÉRIC.

Ah! si le ciel nous protège et nous sauve... sois sûre qu'un jour ma reconnaissance...

BERTHA, vivement.

Allez donc... le gouverneur peut revenir... Je guette... je ferai sentinelle...

(Éric sort par la porte à gauche.)

SCÈNE XIV.

BERTHA, seule, et regardant du côté de la chapelle, dont la porte est restée ouverte.

PREMIER COUPLÉ.

Moment auguste et solennel!..
Vers eux le saint homme s'avance,
Et debout auprès de l'autel
Tous deux se tiennent en silence!
C'est ma marraine... la voilà...
Qu'elle est belle qu'elle est heureuse!..

Ah! ah! ah!..

Si j'eusse été moins généreuse,
Je serais là!

DEUXIÈME COUPLÉ.

Que Dieu protège leurs amours,
Et qu'un jour autant m'en advienne!..

(Regardant.)

Ils jurent de s'aimer toujours,
Et le ciel a béni leur chaîne...
Oui... oui, tout est fini déjà.
Et voici même qu'il l'embrasse...

Ah! ah! ah.

Si l'on n'avait pas pris ma place,
Je serais là.

(Regardant à droite.)

Dieu! M. le docteur!

SCÈNE XV.

BERTHA, OEGIDIUS.

OEGIDIUS.

Ah! te voilà... j'allais te rejoindre à la chapelle... Eh bien! ce mariage?..

BERTHA.

Est terminé.

OEGIDIUS.

Tout est fini?

BERTHA, avec embarras.

Oui, Monseigneur.

OEGIDIUS.

Tant mieux... car le duc... le duc lui-même vient d'arriver; il s'est fait transporter en litière, et quelle figure!.. (A part.) A peine a-t-il quelques jours à vivre, et il n'en est que plus méchant... il se dépêche... (Haut.) Et sans me laisser le temps de parler, il s'est écrié: «Qu'est-ce que ça signifie? quelle est cette jeune fille que mon neveu voulait épouser...» Mes ennemis lui avaient déjà écrit cette fable, et j'ai répondu par un mot: «Bertha, dont on le disait épris, se marie en ce moment à Nathaniel, son amoureux... Elle est mariée, je vous le jure...»

BERTHA

Ah! mon Dieu!..

OEGIDIUS.

A quoi il a répondu: «C'est bien; qu'on me présente tout à l'heure les deux époux...» Ce qui de sa part est une grande faveur... lui qui ne reçoit personne... Et voici tout le monde qui vient déjà vous féliciter...

BERTHA, à part.

Ils s'adressent bien!

SCÈNE XVI.

BERTHA, OEGIDIUS, ÉRIC, sortant de la chapelle à gauche; DOROTHÉE, entrant par le fond; SEIGNEURS et DAMES de la cour; puis JOB.

FINAL.

CHOEUR des personnes de la cour, à haute voix.

O jour heureux et prospère!
O mariage enchanteur!

(Entre eux.)

Oui, Messieurs, il doit nous plaire,
Car il plait à Monseigneur.

JOB, entrant par le fond, s'approchant d'OEGIDIUS, et à voix basse.

Je connais enfin ce mystère:
J'ai vu dans la maison un jeune et bel enfant,
A Nathaniel appartenant,
Et qui reudaît, je crois, cet hymen nécessaire!

OEGIDIUS, avec impatience.

C'est bien! je savais tout.

(A Bertha.)

Mais le nouveau mari?

TOUS.
Ah ! le voici !

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, NATHANIEL, habillé en marié.

CHOEUR, l'entourant.

O jour heureux et prospère !
O mariage enchanteur !
Oui, vraiment, il doit nous plaire,
Car il plait à Monseigneur !

NATHANIEL, qui vient de rendre à chacun ses saluts.
Pour être mieux encor, je me suis fait attendre.
(Offrant la main à Bertha, qui lui fait en vain signe de se taire.)

Allons, partons.

ŒGIDIUS
Où donc ?

NATHANIEL.
Ne faut-il pas nous rendre

A l'autel ?

ŒGIDIUS.
Mais vous en venez !
NATHANIEL.

Qui ? moi !

J'y vais !

ŒGIDIUS.
Non pas.
NATHANIEL.

Pour recevoir sa foi,

J'accours en beaux habits de fête.
Partons.

DOROTHÉE, riant.

Oh ! le bonheur lui fait tourner la tête.
ÉRIC.

L'hymen est célébré.

JOB.
Vous êtes son mari ?
NATHANIEL.

Je le serai, mais pas encor !

ÉRIC, ŒGIDIUS, JOB, DOROTHÉE.
Mais si.

NATHANIEL.

Moi.

TOUS.

Vous.

NATHANIEL.

Moi.

TOUS.
Vous.

NATHANIEL.

C'est inouï !

ENSEMBLE.

NATHANIEL.
Je n'en ai pas mémoire,
Et d'une telle histoire,
Mon esprit ne peut croire
Le récit imposteur !
Ah ! c'est une infamie !
Je veux qu'on nous marie,
Je réclame et je crie

Justice à Monseigneur !

ŒGIDIUS, à part, montrant Éric.

Ah ! la fatale histoire !
A peine je puis croire
Une trame aussi noire.
Pour moi, quel déshonneur !
Ah ! c'est une infamie,
C'est une perfidie !
Voir ma flamme trahie
Par un tel séducteur !

TOUS.

Ah ! la plaisante histoire,
Il n'a plus de mémoire,
Et refuse de croire
A ce titre flatteur.
Il veut qu'on le marie.
Près de femme jolie,
Se peut-il qu'on oublie
Jusques à son bonheur.

ŒGIDIUS, à Nathaniel.

Monseigneur vous attend et tous deux vous réclamez
Venez !

NATHANIEL, avec obstination.

Je n'irai pas que je ne sois mari,
Et je ne le suis pas, demandez à ma femme !
ÉRIC, bas à Bertha.

Réponds !

BERTHA, à Nathaniel.

Eh ! si vraiment.

NATHANIEL, étonné.
Comment ?

BERTHA.

Tout est fini !

ŒGIDIUS et DOROTHÉE, à Nathaniel.

Ta femme est mariée et tu dois l'être aussi !

NATHANIEL, allant à Bertha.

Eh quol ! Bertha...

JOB, à Nathaniel.

De plus, je vous fais compliment,

Je viens de le voir et vraiment,

Il est superbe !

NATHANIEL.

Qui ?

JOB.

Votre enfant.

NATHANIEL,

Mon enfant !

Époux et père ! moi !.. Je n'en ai pas mémoire,
Et d'une telle histoire, etc, etc.

TOUS.

Ah ! la plaisante histoire,
Il n'a plus de mémoire, etc, etc.

ŒGIDIUS, à part.

Ah ! la fatale histoire, etc.

(A la fin de cet ensemble qui est très bruyant, paraissent par la galerie du fond quelques domestiques avec des flambeaux, et des gardes entourant une litière.)

CHOEUR.

Taisez-vous, on s'avance,
C'est lui, c'est Monseigneur !

Courbons-nous en silence,
Par respect!..
(A part.)

Par terreur!

(Tout le monde s'incline devant la litière, qui s'arrête un instant au milieu du théâtre. Œgédus s'avance respectueusement près des rideaux qui s'entr'ouvrent; une main présente un papier à Œgédus. La litière se remet en marche et traverse le théâtre; tout le monde la suit des yeux. Pendant ce temps, et toujours sur l'orchestre qui joue en sourdine, Œgédus s'avance au bord du théâtre et lit d'une voix tremblante:)

ŒGÉDIUS.

« Vous deviez tout savoir et tout empêcher...
» De nouveaux avis m'assurent que cette jeune
» fille est mariée, non pas à Nathaniel, mais à
» mon neveu, et qu'un héritier légitime et direct
» a maintenant des droits à la couronne... Prou-
» vez-moi le contraire, ou ce soir votre tête
» tombera!.. »

(La musique reprend.)

ŒGÉDIUS, avec désespoir.

Le lui prouver!.. J'en perdrai la raison!..

(Regardant Dorothée.)

Moi, qui m'étais promis de garder le silence
Sur mon affront!..

DOROTHÉE, s'approchant de lui doucement.

Qu'avez-vous donc?

ŒGÉDIUS, avec colère.

Laissez-moi!.. Craignez ma vengeance!

(A part.)

Pour me sauver je n'ai que ce moyen,
Il faudra donc prouver, quoi qu'il m'en coûte,

Que cet héritier qu'il redoute,
Que cet héritier... est... le mien!..

Ah!..

ENSEMBLE.

ŒGÉDIUS.

Le dépit, la colère,
La vengeance et la peur,
Chez moi se font la guerre
Et partagent mon cœur!
L'honneur veut que j'éclate.
Non; croyons ma frayeur,
Et cachons à l'ingrate
Mon trouble et ma fureur.

ÉRIC.

D'où vient donc sa colère,
Son dépit, sa terreur?
De ce maître sévère,
Craindrait-il la fureur?
Si son courroux éclate,
Adieu tout mon bonheur!
Et l'espoir qui me flatte
Ne sera qu'une erreur!

TOUS.

D'où vient donc sa colère,
Son dépit, sa terreur?
De ce maître sévère,
Craindrait-il la fureur?
Si son courroux éclate,
Malheur à nous! malheur!
Sa mort, dont je me flatte,
Est encore une erreur!

(Œgédus sort avec Ribemberg. Tout le monde le suit des yeux.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



ACTE III.

Le théâtre représente un petit salon gothique ouvert sur une galerie. — A gauche, l'entrée de l'appartement du régent; cette entrée est masquée par une riche portière. — Au troisième plan, à gauche, une autre porte latérale communiquant au même appartement.

SCÈNE I.

BERTHA, entrant en courant devant NATHANIEL,
qui la poursuit.

DUO.

BERTHA.

Laissez-moi! laissez-moi! ne suivez point mes pas!

NATHANIEL.

Non, non, morbleu! je ne te quitte pas!

(La prenant par la main et la forçant à se retourner.)

Regarde-moi... là... bien en face?

BERTHA, le regardant effrontément.

Eh bien!.. après?

NATHANIEL.

Adres-tu bien l'audace
De soutenir encore toi
Que nous sommes unis?

BERTHA, résolument.

Oui!

NATHANIEL.

Que nous sommes bénis?

BERTHA, de même.

Oui.

NATHANIEL.

Et qu'enfin je suis ton mari!

BERTHA, de même.

Oui! oui! oui! cent fois oui!

(S'enfuyant.)

Si tu ne le veux pas, tant pis !

NATHANIEL, la retenant par la main.
Non ! non ! demeure !..

(A Bertha, qui s'arrête et qui croise les bras.)

Eh bien ! oui !.. je te crois ! j'y consens, je veux bien
Que nous ayons formé ce fortuné lien !..

BERTHA.

Vous l'avouez, enfin !.. A la bonne heure !..

NATHANIEL.

J'y fais tous mes efforts !.. Par malheur, ma raison
S'oppose à ma conviction !

BERTHA.

La raison ?

NATHANIEL.

La raison !

BERTHA, d'un air de reproche.

Quoi ! Monsieur, plus que moi vous croyez la raison ?

ENSEMBLE.

BERTHA, pleurant.

Ah !.. ah !.. vous ne m'aimez pas !
Que les hommes sont ingrats !
Ah !.. ah !.. je le vois, hélas !
Non ! non ! vous ne m'aimez pas !

NATHANIEL.

C'est à vous casser les bras !
Qui ?.. moi ? je ne t'aime pas ?
Quand l'amour me brise, hélas !
Et les jambes et les bras !

(Essuyant les larmes de Bertha.)

Tu le veux ?.. J'obéis, selon mon habitude,
Et le doute, pour moi, se change en certitude.

BERTHA.

C'est heureux !

NATHANIEL, d'un air railleur, reprenant le premier
motif du duo.

Ainsi donc nous sommes unis ?

BERTHA.

Oui !

NATHANIEL, étendant la main.

Ainsi, nous sommes bénis !..

Oui !

NATHANIEL.

Alors, si je suis ton mari,
Tu m'appartiens !

BERTHA, surprise, et à part.
O ciel !

NATHANIEL.

C'est légal !

BERTHA, à part.

Je frémi !

NATHANIEL, la prenant dans ses bras.

Tu ne peux m'empêcher, ici,
De prendre un baiser de mari.

BERTHA, se débattant.

Finissez !..

NATHANIEL.

Tu l'as dit !.. Ah ! je suis ton mari !..

ENSEMBLE.

NATHANIEL.

Tu ne peux t'en défendre !
Je suis sûr du succès !
Morbieu ! j'ai su la prendre

Dans ses propres filets !
L'église et la justice
Le commandent ainsi :
Il faut qu'on obéisse
Aux ordres d'un mari !

BERTHA, à part.

Ah ! comment me défendre ?
Inutiles projets !
Car il a su me prendre
En mes propres filets !

(Haut.)

J'entends mieux la justice,
Et s'il faut, Dieu merci !
Que quelqu'un obéisse,
C'est toujours le mari.

NATHANIEL, avec jole.

Oui, ma mémoire, plus fidèle,
Me revient, et je me rappelle
Le moment où, dans la chapelle,
Mon destin au tien fut uni.

BERTHA, à part, naïvement.

Peut-on, mon Dieu ! mentir ainsi ?

NATHANIEL, de même.

Et j'entends le révérend père
Nous dire d'une voix sévère,
Qu'en ménage la loi première
Est d'obéir à son mari.

BERTHA, à part.

Quel embarras !

(A Nathaniel, qui la presse.)

Redoutez mon courroux !

NATHANIEL.

Ah ! redoutez plutôt celui de votre époux !..

Car tu l'as dit !.. oui, je suis ton époux !..

ENSEMBLE.

Tu ne peux t'en défendre,
Je suis sûr du succès, etc.

BERTHA.

Ah ! comment me défendre ?

Inutiles projets ! etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ÉRIC.

BERTHA, se dégageant des bras de Nathaniel et
courant au-devant du prince.

Ah ! Monseigneur, Monseigneur, venez à mon
aide !

ÉRIC.

Qu'y a-t-il ?

BERTHA, avec embarras.

Il y a que je ne peux... que je ne sais com-
ment lui dire... qu'il est mon mari... sans que
je sois sa femme.

NATHANIEL.

Eh bien ! par exemple !

BERTHA, au prince.

Arrangez ça vous-même... c'est trop difficile,
et j'y renonce...

NATHANIEL.

Vous voyez donc bien que vous me trompiez.

ÉRIC.

Non, non... rassure-toi... Je me charge de la justifier...

BERTHA, à Nathaniel.

Tu vois bien...

ÉRIC.

Tu sauras tout... je te le promets...

BERTHA.

Tu vois bien...

ÉRIC.

Et si j'échappe au danger qui me menace, je m'acquitterai envers vous... je vous marierai cette fois, et réellement...

NATHANIEL.

Ça me semble impossible!

ÉRIC.

Je placerai ta femme près de la mienne... et toi, tu ne me quitteras pas, tu seras mon intendan-
tant, mon secrétaire.

NATHANIEL, bas, à Bertha.

Moi, qui ne sais pas lire!...

BERTHA, de même.

C'est égal, on accepte toujours : je lirai pour toi.

ÉRIC, à Bertha.

Toi, Bertha, mon oncle veut te voir, te parler...

BERTHA.

Ah! mon Dieu!

ÉRIC.

Et, quoiqu'il soit au plus mal, à ce que chacun dit, t'interroger lui-même.

BERTHA, à Nathaniel.

Voilà la peur qui me prend... Que vais-je lui dire?

NATHANIEL.

Si c'est à moi que tu le demandes...

ÉRIC.

Réponds tout simplement que tu ne comprends rien aux méprises de mon gouverneur, que tu n'es mariée ni à moi, ni à personne.

BERTHA.

C'est la vérité!..

NATHANIEL.

Alors, décidément nous ne le sommes donc pas?

ÉRIC, avec impatience.

Eh non!

NATHANIEL, avec impatience.

Voilà ce que je veux qu'on m'explique.

ÉRIC.

Et c'est ce que je vais faire... (On sonne à gauche.) Écoutez... (A Bertha.) C'est mon oncle qui te demande... Allons, allons, du courage!

BERTHA.

Je tâcherai... Vous, pendant ce temps, vous allez tout dire à Nathaniel.

ÉRIC.

Je te le promets.

(Bertha entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE III.

NATHANIEL, ÉRIC, puis JOB.

NATHANIEL.

Eh bien! Monseigneur... vous disiez donc?..

ÉRIC.

Tu jures d'être discret?

NATHANIEL.

Comme une statue!.. On me briserait en morceaux qu'on n'en saurait pas davantage... Une fois que je tiens un secret, je le tiens bien!.. mais il faut le tenir.

ÉRIC.

Eh bien, mon garçon, apprends donc... (Regardant autour de lui et apercevant Job qui se glisse avec précaution derrière eux.) Prends garde!..

NATHANIEL.

Qu'y a-t-il?

ÉRIC.

Nous ne sommes pas seuls, on nous écoute... (A Job.) Que fais-tu là?

JOB.

Je me promène.... je prends l'air... Monseigneur le gouverneur m'a pris à son service.

ÉRIC, avec ironie.

Pour rien faire.

JOB.

Oui, vraiment... Il m'a même présenté à Monseigneur votre oncle, qui veut aussi m'employer en cette qualité là... Par ainsi, ne vous gênez pas, ne faites pas attention à moi.

ÉRIC, bas, à Nathaniel.

C'est un espion, de la prudence!..

NATHANIEL.

J'aurais pourtant voulu savoir...

ÉRIC, de même.

Je ne puis devant lui t'expliquer... (Tirant une lettre de sa poche.) Mais, tiens, voici une lettre d'elle... d'elle... tu entends... qui en peu de mots te mettra au fait de tout... Lis vite, dépêche-toi.

(Il lui donne la lettre, s'éloigne de lui et se rapproche de Job.)

NATHANIEL, tenant la lettre et la retournant dans tous les sens.

Que je me dépêche ou non... le temps ne fait rien à l'affaire... D'un autre côté, lui avouer que je ne sais pas lire... Bertha dit qu'il ne faut pas... à cause de la place de secrétaire... Si je pouvais seulement deviner à la phonomie...

JOB, à part, le regardant.

C'est une lettre qu'il lui a remise... une lettre qui le met au fait de tout.

ÉRIC, revenant vers Nathaniel.

Eh bien, tu vois clairement que cette pauvre Bertha est innocente.

NATHANIEL, avec embarras.

Oui, oui... Monseigneur.

ÉRIC, à voix basse.

C'est à son dévouement que nous devons notre salut, et toi ta fortune.

NATHANIEL, vivement.

Ah! oui, ma fortune... J'ai vu cela.. c'est là... c'est écrit.

ÉRIC, lui reprenant sa lettre,

Silence! on vient...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, OEGIDIUS, sortant de l'appartement à gauche d'un air sombre et rêveur.

OEGIDIUS, à Nathaniel.

Sortez! (A Éric.) Vous, Monseigneur, Son Altesse notre auguste maître désire vous parler...

ÉRIC.

A moi!

OEGIDIUS.

A vous-même.

ÉRIC, à part.

A moi aussi!.. Allons, mon sort va se décider!

(Il entre dans l'appartement à gauche, Nathaniel s'éloigne par le fond.)

OEGIDIUS.

Enfin, me voilà seul et je puis réfléchir.

JOB, s'avançant près de lui mystérieusement. Monsieur!..

OEGIDIUS.

Encore celui-là!

JOB, mystérieusement.

J'ai des nouvelles!

OEGIDIUS, avec colère.

Qui est-ce qui te les demande?

JOB, de même.

Je sais quelque chose.

OEGIDIUS, avec colère.

Je n'en ai pas besoin, j'en sais trop.

JOB.

Vous savez que l'enfant n'est pas de Nathaniel..

OEGIDIUS, vivement.

Tais-toi!

JOB.

Il est d'un autre!

OEGIDIUS, de même.

Tais-toi!

JOB.

Et tout à l'heure encore, ici... j'ai tout découvert.

OEGIDIUS.

Alors, malheureux, si tu en dis un mot...

JOB.

Vous me payez pour parler.

OEGIDIUS.

Je te paierai pour te taire, et si tu ouvres la bouche...

JOB.

C'est convenu.

OEGIDIUS.

Dis à ma femme de venir me parler... Je l'attends ici, dans ce salon.

JOB.

Oui, Monseigneur, et pour le reste?

OEGIDIUS.

Va-t'en au diable!

JOB.

Quand vous voudrez, je suis à vos ordres.

(Il sort.)

SCÈNE V.

OEGIDIUS, seul.

Quelle situation, grand Dieu!.. et quelle fureur dans un homme qui s'en va!.. car il n'a plus de force que pour se mettre en colère... c'est cela qui le soutient.. Et quand il m'a dit avec un air dur et froid comme le fer d'une hache... «Eh bien! docteur, quelle est cette femme que, mon neveu a épousée... quel est cet héritier de son nom?.. Vous devez les connaître.» j'ai cru que j'allais faire tomber toute sa colère d'un seul mot... j'ai cru même qu'il allait me faire l'honneur de rire à mes dépens, quand je lui ai dit : «Il n'y a ni mariage, ni héritier à craindre, Monseigneur; car cette femme, c'est la mienne!..» Mais au contraire, il a froncé le sourcil, en disant: «Vous me trompez!» Et moi de lui attester que j'étais... «Ça n'est pas vrai! et rien ne peut vous soustraire au supplice, à moins que vous ne me donniez des preuves évidentes et certaines que vous ne vous vantez pas... et que réellement vous...» Il n'y a pas d'exemple d'un despotisme pareil... lui prouver sous peine de mort, que... (Regardant la portière à gauche.) La tapisserie a remuée, Monseigneur m'a dit qu'il serait là... qu'il écouterait, et il y est. Allons, et puisqu'il faut sauver ma tête aux dépens de... du courage, de l'adresse, et tâchons d'en venir à mon honneur!.. Ma femme!

SCÈNE VI.

OEGIDIUS, DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

On vient de me dire que vous me demandiez, et je me rends aux ordres de mon seigneur et maître.

OEGIDIUS, à part, avec colère.

Ah! traltresse!

DOROTHÉE, étonnée.

Qu'avez-vous?

OEGIDIUS, à part.

Calmons-nous, ou je ne saurais rien. (Haut.) Ce que j'ai, Madame, ce que j'ai?.. Ne vous en doutez-vous pas? Ne savez-vous pas comme moi que l'on vous aime?

DOROTHÉE, à part.

O ciel! qui donc lui a parlé d'Albert?

OEGIDIUS.

Et si je pouvais en douter encore, votre trouble me le dirait...

DOROTHÉE.

Et pourquoi le nier, Monseigneur?

OGIDIUS, se tournant vers la tapisserie.
Elle en convient!

DOROTHÉE.

Je ne puis empêcher que l'on m'aime; mais ce n'est pas une raison pour que je réponde à cet amour!

OGIDIUS, avec effroi.

Grand Dieu! (Haut.) Prenez garde à ce que vous dites! c'est très sérieux!..

DOROTHÉE.

C'est la vérité, je le jure!

OGIDIUS.

Voyez-vous, chère amie, je ne suis pas de ces époux dont la jalousie absurde ne pardonne rien à la jeunesse et à l'étourderie, et quels qu'aient vos torts...

DOROTHÉE.

Pas un seul de réel.

OGIDIUS.

Raison de plus, mon indulgence peut tout excuser...

DOROTHÉE.

Est-il possible?..

OGIDIUS.

A une seule condition, celle d'une entière franchise.

DOROTHÉE.

Quoi! vous voulez?

OGIDIUS.

Je veux tout savoir! (A part.) Et je ne suis pas le seul... Dieu! quelle situation!.. Et il est là, et il écoute... (Haut.) Eh bien! Madame?

DOROTHÉE.

Eh bien? Monseigneur.

PREMIER COUPLÉ.

Dans un bal dont j'étais la reine,
Un jeune homme avec moi dansa,
Sa main osa presser la mienne.

OGIDIUS.

Votre main!..

DOROTHÉE.

Rien de plus!

OGIDIUS, avec inquiétude.

Rien de plus!

DOROTHÉE.

Rien de plus ce jour-là.

DEUXIÈME COUPLÉ.

A chaque bal, j'étais sa dame,
En valsant, un jour il osa
Me parler de sa vive flamme.

OGIDIUS.

Une déclaration!..

DOROTHÉE.

Rien de plus!

OGIDIUS.

Rien de plus?

proposés.

Rien de plus ce jour-là.

TROISIÈME COUPLÉ.

Un jour, enfin, plus imprudente,
Parmi des fleurs, sa main glissa
Une lettre ardente et brûlante.

OGIDIUS.

Une lettre!..

DOROTHÉE.

Rien de plus!

OGIDIUS.

Rien de plus?

DOROTHÉE.

Rien de plus ce jour-là.

OGIDIUS, à part.

Mon Dieu! mon Dieu! (Haut.) Madame, ce n'est pas tout, sans doute... parlez, car, enfin, cette lettre... achevez!..

DOROTHÉE.

Je vous ai tout dit... et, si vous en doutez, je peux vous montrer la lettre d'Albert.

OGIDIUS.

D'Albert!

DOROTHÉE.

Eh! oui, vraiment, le comte Albert, ce jeune étudiant de Gottingue.

OGIDIUS.

Grand Dieu! Et le prince?..

DOROTHÉE, avec indignation.

Quelle idée!.. Rassurez-vous, Monsieur, rassurez-vous!

OGIDIUS.

Quoi! le prince Éric... le neveu de Monseigneur?..

DOROTHÉE, devant la voix.

Jamais, je vous le jure... jamais!

OGIDIUS.

Voulez-vous bien vous taire!

DOROTHÉE.

Et, devant vous, devant le prince lui-même, je suis prête à attester...

OGIDIUS.

Je suis perdu!..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RIBEMBERG.

RIBEMBERG.

Monseigneur me charge de vous dire que vous n'avez plus qu'un quart d'heure...

OGIDIUS.

Il a entendu!

DOROTHÉE.

Quoi donc?..

OGIDIUS.

Laissez-nous, Madame... je vous en supplie... laissez-nous!

(Dorothée sort.)

RIBEMBERG.

Un quart d'heure pour découvrir et lui apprendre la vérité... Passé ce délai, point de

ŒGIDIUS.

Mais, moi, votre gouverneur, que d'un seul mot vous pouvez sauver...

ÉRIC.

Je ne puis rien, Monseigneur... que mourir avec vous!

ŒGIDIUS.

Ah! c'est d'une ingratitude... d'un égoïsme... Mais tremblez!.. ce secret, je le saurai malgré vous... car j'aperçois Nathaniel, qui le connaît...

ÉRIC.

O ciel!..

ŒGIDIUS.

Voilà qui vous déconcerte!

JOB, entrant, à Œgidius.

Le voici, Monseigneur... le voici!

ŒGIDIUS.

Cours vite chez Monseigneur... Qu'il suspende l'arrêt... car, dans l'instant, il va tout savoir...

(Job sort.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DOROTHÉE, NATHANIEL, SEIGNEURS et DAMES de la cour.

(Dorothee court à Œgidius, qui la repousse.)

FINAL.

ŒGIDIUS, à Nathaniel.

Écoute ici! ta fortune est certaine! Hier, je t'ai voulu faire épouser Bertha.

NATHANIEL.

Oui, c'était votre idée et c'était bien la mienne; Mais, c'est encore à faire!

ŒGIDIUS.

Et cela se fera.

NATHANIEL.

Dieu sait quand!

ŒGIDIUS.

A l'instant! L'effet suit mes paroles.

(Tirant une bourse.)

Et voici, pour ta dot, d'abord ces cent pistoles.

NATHANIEL.

Pour moi!

ŒGIDIUS.

Pour toi, si tu le veux?

NATHANIEL.

Ah! je ne demande pas mieux!

ÉRIC, à part, avec effroi.

Quoi! nous trahir ainsi, le perfide! l'infâme!

ŒGIDIUS, à Nathaniel.

Dis-nous alors...

NATHANIEL.

Je n'ai rien à vous refuser...

ŒGIDIUS.

Le nom... car tu le sais... le nom seul de la femme Que Monseigneur vient d'épouser.

NATHANIEL, avec embarras.

Son nom?

TOUS.

Son nom?

NATHANIEL.

Son nom! Ah! je vous le dirais,

Si je le savais!
Par malheur, hélas!
Je ne le sais pas!

ÉRIC, à part

Grace au ciel! je respire.

(Bas, à Nathaniel.)

Bien! bien! c'est ainsi qu'il faut dire!

NATHANIEL, haut.

Je dis la vérité! car, par malheur, hélas!
Je ne le sais pas!

ENSEMBLE.

ÉRIC.

Dévouement héroïque!
Son habile tactique,
De ce grand politique
Redouble l'embarras.
Lui qui jura ma perte,
Cela le déconcerte;
A cette découverte
Il n'arrivera pas!

ŒGIDIUS.

L'affaire se complique;
Serait-il véridique?
Veut-il me perdre, hélas!
Ah! tout me déconcerte.
On a juré ma perte!
A cette découverte
Je n'arriverai pas.

NATHANIEL.

L'aventure est unique,
Et pour moi se complique;
Car je suis véridique,
Et l'on ne me croit pas.
Oui, tout me déconcerte;
D'une fortune offerte,
Je déplore la perte.
Grand Dieu! quel embarras!

DOROTHÉE, RIBEMBERG, LE CHŒUR.

Dévouement héroïque!
Son habile tactique,
De ce grand politique
Redouble l'embarras.
D'une fortune offerte
Il méprise la perte;
Rien ne le déconcerte,
Il ne parlera pas!

ŒGIDIUS, se rapprochant de Nathaniel et lui donnant un portefeuille.

Si ce n'est pas assez, si tu veux plus encor,
Voici deux cents écus en bons sur le trésor!

NATHANIEL, avidement.

Pour moi?

ŒGIDIUS.

Pour toi.. De plus, j'ai cette métairie,
Cette ferme si riche, à deux milles d'ici!..
Je te la donne...

NATHANIEL.

A moi?... Comment! la ferme aussi?

ŒGIDIUS.

Mais, dis ce que tu sais; parle, je t'en supplie!

NATHANIEL, d'une main tenant le portefeuille, et de l'autre la bourse.

Et les deux cents écus!

ŒGIDIUS, à part, avec joie et le regardant.

Je le vois... je l'emporte...

ÉRIC, à part.

Ah! la tentation pour son cœur est trop forte!

ŒGIDIUS.

Eh bien! donc, ce secret?..

DOROTHÉE.

Ami, tu parleras!

Tu les sauveras du trépas!

NATHANIEL, avec embarras.

Ce secret?..

ÉRIC, à part.

Ah! de nous c'en est fait.

Tous, à Nathaniel.

Ce secret!

NATHANIEL.

Ce secret!..

Ah! je vous le dirais,
Si le savais.

(Rendant à Œgидius la bourse et le portefeuille.)

Par malheur, hélas!
Je ne le sais pas!

ENSEMBLE.

ÉRIC.

Dévouement héroïque!
Son habile tactique, etc.

ŒGIDIUS.

L'affaire se complique;
Serait-il véridique, etc.

NATHANIEL.

L'aventure est unique
Et pour moi se complique;
Je suis très véridique, etc.

CHŒUR.

Dévouement héroïque!
De se taire il se pique!
Et par cette tactique,
Double notre embarras, etc.

RIBEMBERG, à Œgидius.

Voici l'heure!

ŒGIDIUS, tressaillant.

Ah! grand Dieu!

(Avec colère, s'adressant à Nathaniel.)

Sur ce fatal mystère,

Si tu persistes à te taire,
Tu causeras ma mort!

NATHANIEL.

Qui? moi?

RIBEMBERG et DOROTHÉE.

Sans doute.

ŒGIDIUS.

Eh bien!

Ton châtimeut, du moins, précèdera le mien.

Dans ces lieux encor je commande!

(S'adressant aux soldats qui sont au fond du théâtre.)

J'ordonne donc qu'à l'instant on le pendè!

NATHANIEL, tremblant.

Juste ciel!

ŒGIDIUS, aux soldats.

A l'instant!

NATHANIEL.

Pour moi, grace et pardon!

ŒGIDIUS, avec force.

Qu'on le pendè!

NATHANIEL, vivement.

Non pas!

ŒGIDIUS, lui prenant le bras avec violence.

Mais, alors, parle donc!

DOROTHÉE et RIBEMBERG.

Dis-nous donc ce secret!

NATHANIEL.

Ah! je le dirais,

Si je le savais!

Par malheur, hélas!

Je ne le sais pas!

DOROTHÉE.

Tu parleras, tu parleras,
Tu les sauveras du trépas!

NATHANIEL.

Je ne peux pas!

TOUS.

Tu parleras!

NATHANIEL, avec colère.

Non, non, je ne parlerai pas!

ÉRIC.

Ah! c'est trop héroïque! ah! c'est trop beau vrai-
(ment!

Comment payer jamais un pareil dévouement?

ŒGIDIUS, faisant signe aux soldats d'entraîner
Nathaniel.

A la mort! à la mort!

RIBEMBERG, faisant signe aux gens de justice d'entraîner
Œgидius et Éric.

A la mort! à la mort!

ÉRIC.

Ah! c'en est trop!.. et je ne puis souffrir...
Apprenez donc...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JOB, sortant aux cris de mort de la
chambre à gauche, et marchant sur la pointe du
ped.

JOB.

Silence!.. Il ne veut pas qu'on le sache!.. Silence

TOUS.
 Qu'est-ce ?
 JOB.
 Un secret !
 OEGIDIUS.
 Encor !
 JOB.
 D'une grande importance !
 Il a dit devant nous : « Pendant un mois encor,
 Je veux que la nouvelle en soit ici cachée. »
 TOUS.
 Quelle nouvelle ?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BERTHA, sortant de l'appartement
 de gauche.)
 BERTHA, pleurant.
 Ah ! ah ! ah ! que j'en suis fâchée...
 Pauvre homme !.. J'étais là, près du lit, à genoux !..
 Voici ses derniers mots : « Il faut les pendre tous !.. »
 DOROTHÉE, RIBEMBERG, ÉRIC, OEGIDIUS.
 O ciel ! il est donc mort ?
 JOB.
 Silence !
 Il ne veut pas qu'on le sache !
 Il est mort !
 RIBEMBERG.
 Mort !
 DOROTHÉE.
 Mort !
 OEGIDIUS.
 Je n'ose y croire encor !

OEGIDIUS, RIBEMBERG, LES HOMMES D'ARMES ET LE PEUPLE,
 se découvrant et s'inclinant devant Éric.
 Honneur à notre maître,
 A notre vrai seigneur !
 Avec lui vont renaitre
 La paix et le bonheur !
 ÉRIC.

Merçi mes chers amis, que mon règne commence
 Par le pardon et la clémence.
 (Regardant OEGIDIUS, RIBEMBERG et les soldats qui
 allaient le traîner au supplice.)

Grace pour tous !
 (Se tournant vers Nathaniel.)
 Et toi, mon fidèle sujet,
 Je t'unis à Bertha, qui comme toi savait
 Et gardait notre secret.

NATHANIEL, bas, à Bertha.
 Tu le savais !

BERTHA.
 Et pourquoi pas ?
 NATHANIEL.

Tu le savais...

BERTHA.
 Sans doute !
 NATHANIEL, vivement.
 Ah ! tu me le diras.

CŒUR.

Honneur à notre maître,
 A notre vrai seigneur !
 Avec lui vont renaitre
 La paix et le bonheur !

FIN.

NOTA. La mise en scène exacte de cet ouvrage, transcrite par M. L. PALJANTI, fait partie de la collection des mises en scène publiées par le journal *la Revue et Gazette des Théâtres*, rue Sainte-Anne, 55.